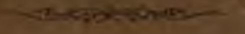
SÉMITES
ET ARYENS

PAR

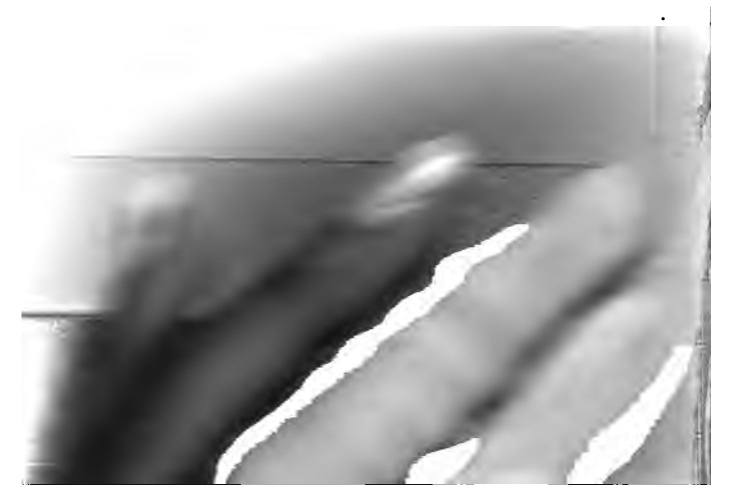
CHARLES PICARD



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FELIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1893


SE TAIRE
FAIRE







SÉM[illegible]S ET ARYENS



COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD.

SÉMITES
ET ARYENS

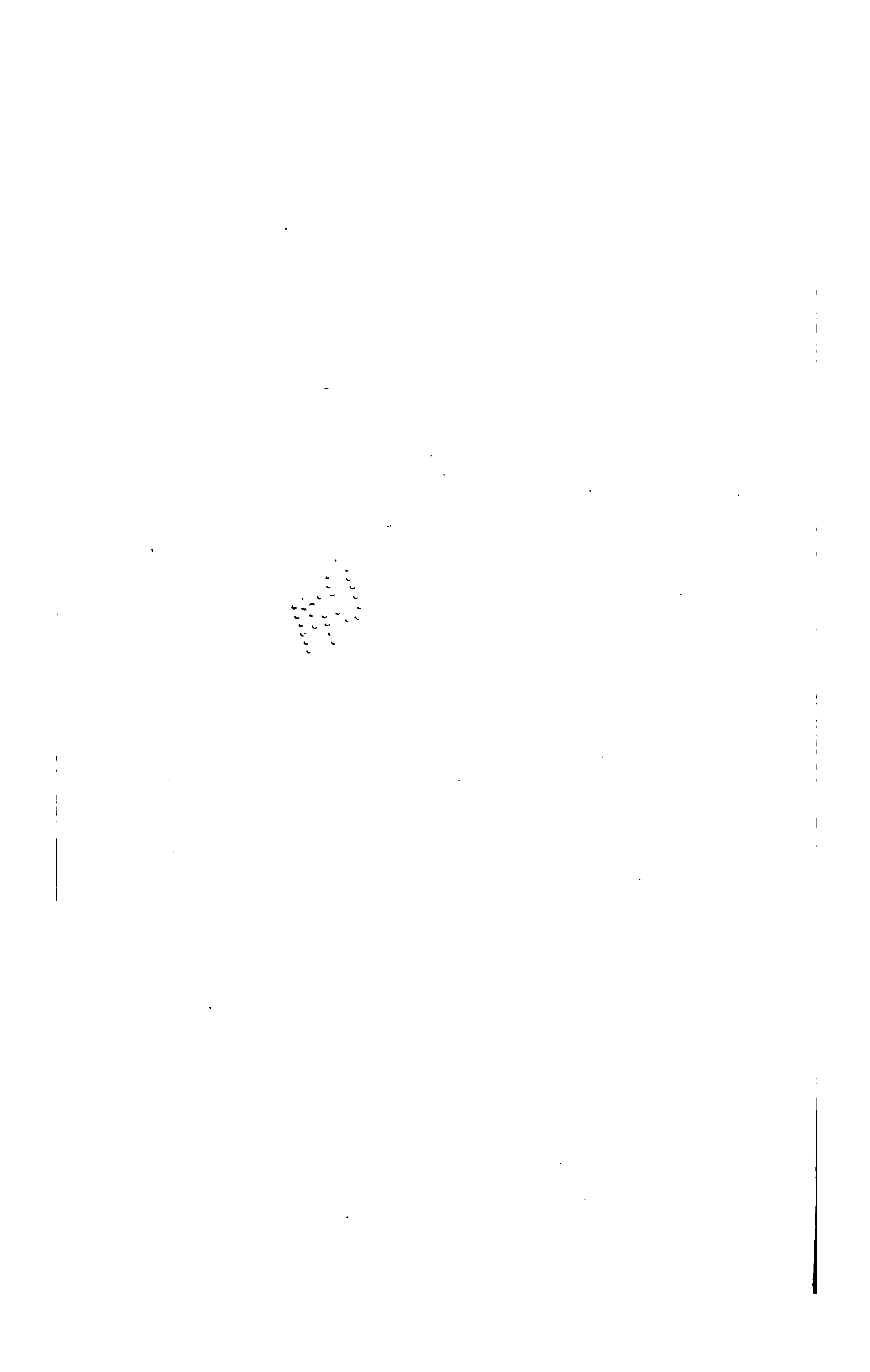
PAR

CHARLES PICARD



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1893



INTRODUCTION

Renan a écrit dans ses études sur l'histoire religieuse : « Le résultat essentiel de la philologie moderne a été de montrer dans l'histoire de la civilisation l'action d'un double courant produit par deux races profondément distinctes de mœurs, de langue et d'esprit : d'une part, la race indo-européenne, de l'autre la race appelée du nom très fautif de sémitique, comprenant les populations indigènes de l'Asie occidentale et méridionale depuis l'Euphrate. »

Renan désigne sous le nom de Sémites tous les peuples ayant de grands rapports ethnologiques, qui parlent ou ont parlé des idiomes rapprochés de la langue hébraïque. Il ajoute : « L'unité de la race indo-européenne, en son opposition avec la race sémitique, reconnue dans les religions comme dans les langues, servira désormais de base à l'histoire des religions de l'antiquité. »

L'antagonisme qui persiste entre les dogmes de ces deux races fera l'objet des pages qui suivent.

SÉMITES
ET ARYENS

CHAPITRE PREMIER

MOLOCH

Les Sémites paraissent s'être détachés d'une souche appelée couschitique par les anthropologistes, et qui s'était antérieurement répandue en Asie jusqu'aux Indes, et en Europe jusqu'aux rives de l'Atlantique. Ils prétendaient être les premiers-nés de l'humanité; mais on retrouve dans leurs langues des restes d'agglutinations qui leur avaient été léguées par des idiomes précédents. Quelques auteurs,

notamment M. Hovelacque, se sont étendus sur l'importance de ce fait, et personne n'admet plus que la langue hébraïque soit primitive.

Les Indo-Européens ou Aryens étaient à tous les points de vue absolument différents des Sémites. Par suite d'instincts et de sentiments opposés, ces deux races furent, à leur origine, impressionnées d'une façon dissemblable par le spectacle de l'univers, d'où provinrent des croyances radicalement contraires; et c'est surtout dans les idées religieuses que cette divergence s'est le plus accusée.

L'Aryen considérait les phénomènes comme les révélations temporaires d'une substance divine, dont les forces diverses constituèrent à ses yeux une foule de personnalités qui, tour à tour, se confondaient et se séparaient. Il ne chercha pas à limiter cette conception, et la suivit dans l'infinie variété de la nature, où tout s'enchaîne, où tout est un et multiple à la fois; c'est le divin, et non la divinité indépendante de son œuvre, qu'il comprit, et

jamais il n'aurait imaginé que ce divin pût lui être hostile. Venant de lui, vivant et devant retourner en lui, il ne s'en crut qu'une forme éphémère, une émanation d'un jour. L'homme fut pour lui un anneau de la chaîne sans fin des apparences, né à son heure, et devant se perdre dans l'abîme où les phénomènes s'évanouissent.

Les premières pensées du Couschite furent différentes. Les forces supérieures à la sienne lui parurent hostiles. Ayant conscience d'être lui-même une force dirigée par une volonté propre, il se crut sous la domination de puissances volontaires et ennemies, leur prêta les sentiments capricieux de l'humanité, et supplia les corps nuisibles de ne pas lui faire de mal. Son culte s'adressa particulièrement à ceux qui paraissaient avoir un grand pouvoir.

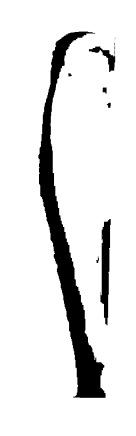
Le feu, qui inspirait un effroi constant, devint le fétiche le plus craint et le plus adoré. Ce fut le dieu de toutes ces tribus errantes, le Moloch toujours malfaisant, souverain de l'univers.

Les Couschites l'imaginèrent avec leurs goûts et leurs besoins, lui apportèrent des aliments, qu'ils jetaient dans les flammes pour le nourrir et se le rendre favorable. Sous la menace perpétuelle de l'imprévu, ils brûlèrent des victimes humaines, dont le supplice devait satisfaire la colère du dieu terrible; ils lui offrirent des souffrances et une autre vie, en échange de leurs souffrances et de leur propre vie, et crurent se procurer quelques jours de sécurité en renouvelant incessamment ces sacrifices.

La peur fut la base de cette religion, et conduisit aux rites les plus sanguinaires. Les holocaustes humains étant considérés comme des actes conciliateurs, l'on supposait que Moloch serait d'autant plus apaisé que la mort des victimes aurait été plus douloureuse. On les fit périr lentement, avec des tortures qui devaient augmenter la satisfaction du monstre divin, et assurer le salut des bourreaux. On traînait à l'aide de cordes mouillées la victime entre deux feux ou d'un feu à un autre, ce

qui fut pratiqué par les Cananéens et les Arabes, avant qu'ils eussent des idoles métalliques. Enfin, pour se garantir et se racheter, les Sémites, qui héritèrent de toutes ces croyances, brûlèrent jusqu'à leurs premiers-nés, pensant que la satisfaction offerte par ces sacrifices leur serait comptée à plus haut prix, puisque ces enfants n'avaient pu s'attirer encore la haine de Moloch.

Les Couschites, qui attribuaient à leur dieu les besoins et les passions de l'humanité, devaient lui croire une compagne dont il fallait également prévenir la malveillance par des sacrifices incessants; nous la retrouvons, sous des noms différents, dans toutes les grandes déesses de l'antiquité. La nature phénoménale devint le produit de cette dualité divine, et le monde eut deux causes : un principe igné et fécondant qui eut presque partout le taureau pour emblème; une matière inerte et ténébreuse, représentée par l'eau, et dont les emblèmes furent la vache et le croissant



de lune. Les Sémites demeurèrent les fidèles adorateurs de Moloch, le principe actif, tandis que le culte du second paraît être resté prépondérant chez les Couschites ou leurs descendants.

Après avoir admis l'existence de deux causes, mâle et femelle, il était naturel que ces hommes primitifs les représentassent par les organes sexuels ; la première par le Phallus figuré par des pierres debout [1], la pomme de pin et le fruit du grenadier; la seconde par le Ctéis figuré par des morceaux de bois dressés, la fleur du lotus et celle du lis. Le Lingam, résultant de la réunion du Phallus et du Ctéis, symbolisait la dualité productrice; et deux morceaux de bois placés en croix, l'un entrant dans l'autre, en étaient la reproduction la plus simple.

Les Couschites transportèrent au loin le dogme molochiste qui régna sur l'Occident et

1. On le retrouve dans les énormes menhirs qui existent encore en quelques contrées.

l'Orient, jusqu'au moment où les Aryens occupèrent à leur tour les rives du Gange et pénétrèrent en Europe. Ceux-ci trouvèrent dans l'Inde le culte de Moloch sous le nom de Siva, avec son cortège de sacrifices humains, ainsi que l'usage des emblèmes phalliques, profondément établis; et ils durent accepter ces croyances, tout en s'efforçant de supprimer l'effusion du sang. Depuis un temps immémorial, les Hindous sivaïstes portent une croix sur la poitrine, et placent ce signe sur les animaux sacrés; ainsi que les premiers Hébreux, qui marquaient leurs troupeaux de la même façon, comme d'un symbole de fécondité.

En Grèce, les Aryens acceptèrent également le Moloch-Dionyse; et les nations européennes qui provinrent du mélange des nouveaux venus avec les anciennes populations, ne purent que difficilement s'affranchir de ce culte. Mais l'antagonisme religieux était profond entre deux races dont l'une faisait de la

divinité une personnification de tout ce qui est nuisible, tandis que l'autre n'admettait que des dieux protecteurs et bienveillants. Aussi la lutte s'engagea-t-elle bientôt entre l'esprit aryen et celui des adorateurs de Moloch. Je commencerai par suivre ce dogme sanguinaire chez les Sémites; et, avec Renan, je rangerai dans cette race secondaire les Phéniciens, ainsi que leurs colonies.

CHAPITRE II

LES SÉMITES

L'antiquité nous a laissé quelques renseignements sur ce qu'était le Moloch phénicien, et les rabbins le décrivent comme une statue métallique ayant une tête de taureau et de longs bras étendus sur lesquels le prêtre plaçait l'enfant qui devait être brûlé [1]. Cette description est analogue à celle que nous donne Diodore du Moloch de Carthage; c'était une statue d'airain dont les bras, en se relevant par un mécanisme, précipitaient les

1. *Dictionnaire biblique*, II, p. 119.

enfants dans la fournaise de l'intérieur [1]; et Photius rapporte que, pour tirer des indices, les prêtres observaient avec une attention superstitieuse les mouvements d'agonie des victimes.

Plutarque décrit en détail ces fêtes odieuses [2]. L'enfant était d'abord abondamment nourri, surtout quand il avait été acheté à des parents pauvres par des époux qui, n'ayant pas de postérité, voulaient cependant se donner le mérite d'un sacrifice. Il était engraissé afin que sa chair fût plus appétissante pour le dieu anthropophage. La mère était forcée d'assister à la mort de son fils, voire même de son unique enfant; et sans sa présence le sacrifice était réputé moins efficace. D'après Diodore, elle ne devait pas verser une larme.

Dans les sacrifices ordinaires, l'animal qui se présentait sans répugnance promettait, au dire de Tertullien, un résultat bien plus effi-

1. Diodore, XX, p. 14.
2. Plutarque, *De superstit.*, c. 13.

cace que celui qui résistait [1]. Aussi les parents d'un enfant voué au supplice le caressaient-ils en l'apportant pour l'empêcher de pleurer [2]. Des danses et des chants avaient lieu autour de l'idole, au moment où le malheureux se débattait sur les bras incandescents du dieu. On jouait de la flûte, on battait les tambours pour couvrir ses cris.

Le nombre des idoles molochistes fut considérable. Je citerai le taureau de bronze du roi Phalaris; la statue décrite par Athénée dans laquelle on enfermait les holocaustes, après l'avoir chauffée au rouge; les taureaux d'airain des montagnes de Rhodes; le Talos ou Tauros, ayant la forme humaine et une tête de taureau, que l'on transportait rouge de feu autour de l'île de Crète, et auquel les Athéniens envoyèrent si longtemps un tribut régulier de jeunes enfants [3]. Selon Athénée,

1. Tertullien, *Apolog.*, c. 9.
2. Minuce Félix, *Octav.*, p. 34.
3. Apollodore, 2, 5 et 7; 3, 1 et 3.

les cris et les hurlements que poussaient les malheureuses victimes que l'on brûlait vives, s'appelaient le rire sardonique, parce que ces sacrifices étaient très fréquents dans l'île des Sardes [1].

Les Phéniciens immolaient des enfants pour célébrer leur grande fête de réconciliation avec Moloch que nous retrouvons dans le pessa'h ou la pâque des Hébreux; ils en sacrifiaient également pendant les disettes, les épidémies et les calamités publiques. De même à Carthage; pendant une insurrection, le chef des révoltés ne trouva rien de mieux pour se rendre le dieu favorable que de lui donner son fils Carthalon qui fut crucifié [2]. Quand Agatocle assiégea la ville, les habitants brûlèrent deux cents enfants appartenant aux principales familles [3], et qui furent désignés par le sort [4]; trois cents personnes s'offrirent même

1. Botticher, *Idées d'une mythologie de l'art*, p. 359 et 378.
2. Justin, 18,7.
3. Porphyre, *De abstin.*, 2, 150.
4. Eusèbe, *In laud. Constant.*, C. 13.

en holocauste [1]. Après avoir été victorieux, les Carthaginois firent mourir devant l'idole les plus beaux captifs [2].

Les sacrifices volontaires analogues à ceux dont je viens de parler n'étaient pas rares. Pendant une bataille qu'il livrait aux Grecs de Syracuse, Hamilcar se précipita dans les flammes d'un bûcher, afin d'obtenir la victoire [3]. En une autre occasion, les frères Philènes se firent enterrer vivants pour le salut de la patrie [4].

Quant aux peuples généralement appelés sémitiques, la Bible ne parle que de ceux qui habitaient les contrées voisines des Hébreux; mais les renseignements qu'elle nous donne n'en sont pas moins précieux, contrôlés surtout et complétés par les auteurs anciens. Il est donc facile de connaître le dieu de toute la race. « Chaque tribu arabe, écrit A. Maury, le

1. Diodore, 20, 14. — Lactance, *Instit.*, 1, 21.
2. Diodore, 20, 65.
3. Hérodote, VII, 167.
4. Valère-Maxime, V, 6.

désignait par un nom particulier, parce qu'elle se représentait comme étant son peuple privilégié et jouissant exclusivement de sa protection; et tandis que certaines tribus le figuraient sous la forme d'une idole, d'autres l'identifiaient avec une étoile. Dans la Syrie, dans la terre de Canaan, on lui donnait de préférence le nom de maître, El, Bel, Baal; de seigneur, Adonaï, Adonis; de roi, Moloch [1]. »

Parmi les peuplades sémitiques, la Bible cite les Médianites, les Edomites, les Moabites, les Ammonites, les Amalécites, etc.; chacune d'elles voulait être secourue d'une façon spéciale par son dieu, et lui demandait la ruine de ses ennemis, en échange des sacrifices qui lui étaient offerts et du sang répandu. Mais tous ces dieux particuliers avaient des idoles analogues, que les tribus se volaient les unes aux autres, quand elles supposaient que le dieu voisin pouvait être un protecteur puissant. C'est ainsi que l'arche des Hébreux et

1. A. Maury, *La terre et l'homme*, p. 515.

l'idole qu'elle renfermait furent quelquefois transportées dans des sanctuaires étrangers.

Ces peuplades avaient donc une même doctrine religieuse qui était la peur du Moloch sanguinaire. Les Ammonites le nommaient Malchau, notre roi; les Moabites Camos, le terrible; les Edomites Orotal, comme les Arabes; les Phéniciens Meilichos, le maître du feu. De ce dernier nom dérivait sans doute Meilichia hiera, expression qui désignait les victimes entièrement brûlées, telles qu'on devait les sacrifier pour concilier le roi des flammes[1]. D'autres peuplades eurent des Baals, des Baalim; mais tous ces dieux se ressemblaient[2]. Les rites du culte sémitique étaient partout identiques, et les emblèmes phalliques généralement usités.

Dans le grand temple de Tyr, il y avait une

1. Ces holocaustes étaient censés devoir apaiser la colère du dieu; de là sans doute l'adjectif melichios qui avait en Grèce une signification d'apaisement.

2. Gésénius, *Monographie de la religion des Chaldéens*, p. 174, 176.

colonne d'or et une autre d'émeraude figurant le Phallus et le Ctéis. Astarté, l'une des dominations du principe passif de la dualité divine, fut d'abord représentée par un simple tronc d'arbre accompagné d'un bois tranversal, reproduction grossière du Lingam; et plus tard les médailles phéniciennes nous montrent la déesse avec un bâton finissant par une croix. Les adorateurs d'El symbolisaient leur dieu par une longue pierre dressée; et nous retrouverons cet emblème dans les deux colonnes qui furent placées devant la porte du temple de Jérusalem.

Le dieu sémitique fut souvent considéré comme souverain des mondes céleste, terrestre et souterrain. Dans le premier cas, le soleil et la planète Jupiter lui étaient consacrés; en Arabie, on lui sacrifiait chaque jeudi un enfant non sevré [1]. Mais le plus souvent les Arabes et les premiers Hébreux [2] paraissent

1. Wahl, l'introduction de sa traduction du *Koran*. — Gésénius, *Commentaire d'Isaïe*, II, 337 et 344.
2. *Bible*, Amos, 5, 25.

avoir adoré leur dieu particulièrement sous le troisième aspect. Saturne, la planète la moins lumineuse, lui servait alors d'emblème; et de là les idoles noires si communes en Arabie, aussi que les sacrifices d'animaux de couleur sombre. Dans un temple de cette contrée, le prêtre revêtu de vêtements souillés de sang, immolait encore, à l'époque de Mahomet, une victime humaine, le dernier jour de la semaine, jour de Saturne. C'était le sabbat sémitique, que nous retrouvons dans toute la Syrie.

Selon Porphyre, la tribu dumatienne sacrifiait annuellement un enfant au Moloch souterrain, en l'enterrant vivant [1]; et cette monstruosité était encore générale dans toute l'Arabie au septième siècle de notre ère [2]. « Les idoles de la ville de la Mecque les ont séduits, dit le Koran; ils ont tué leurs enfants, et ils ont leur religion pour excuser cette infa-

1. Porphyre, *De abstin.*, 2, 66.
2. Wahl, p. 668.

mie [1]. » Douze habitants de Médine promettent sur serment au prophète de ne plus sacrifier leurs enfants.

Ali-Taleb rapporte un fait qui établit de la manière la plus évidente quelle fut l'origine de la doctrine molochiste. D'après lui, les Arabes, avant Mahomet, brûlaient chaque samedi un taureau noir, en prononçant cette invocation : « O toi, dieu tout-puissant, tu as la particularité de faire le mal et non le bien; nous t'offrons donc ce qui te ressemble. Veuille l'accueillir avec douceur, et ne nous fais point de mal. » Cette prière rappelle la formule employée par les Égyptiens dans les sacrifices : « Si quelque malheur menace ceux qui offrent cet holocauste ou l'Égypte entière, qu'il retombe sur cette tête [2]. »

Les Sémites ne se contentaient pas de ces victimes offertes à leur dieu, pour l'amener à épargner ses adorateurs. Répandre du sang



1. Le Koran, Sure, 6, 16, 43.
2. Hérodote, II, 39.

étant, à leurs yeux, le seul moyen de rédemption, chaque enfant mâle dut verser quelques gouttes du sien. De là l'usage de la circoncision dont le mérite, d'après la Bible, pouvait sauvegarder toute une famille [1]; il y eut là comme un marché conclu avec Moloch [2]. Chez beaucoup de peuplades, les filles, avant leur mariage, versaient aussi un peu de sang par la perte de leur virginité; c'était l'équivalent de la circoncision. Ce rite bizarre se perpétua principalement chez les Chaldéens où la défloraison remplaça les immolations primitives. Toutes les filles devaient subir ce sacrifice; elles en recevaient un salaire qui était déposé dans le temple, et c'était l'occasion de fêtes célèbres dans toute l'antiquité.

Il est impossible d'admettre qu'à une époque

1. Moïse ayant négligé de circoncire son fils, Dieu vint le trouver dans une hôtellerie et voulut le tuer; mais sa femme s'empressa d'exécuter l'opération, et Dieu partit satisfait.

2. La castration était un sacrifice encore plus méritoire; et l'on offrait au Moloch la virilité d'un enfant en échange de son immolation; lorsqu'elle était volontaire, cette barbarie passait pour un acte éminemment sacré.

cette prostitution ne fût pas usitée chez les Hébreux, qui pratiquaient la circoncision. La Bible parle des fêtes orgiaques qui avaient lieu en Palestine; et d'ailleurs le respect de la femme ne devait guère arrêter un peuple accusé par les prophètes des débauches les plus épouvantables : « Ils brisent contre terre la tête des pauvres, dit Amos; ils écrasent la voix des faibles. Le fils et le père se sont approchés de la même fille [1]. » « Vous avez commis des abominations; chacun de vous a violé la femme de son prochain [2]. » « Ils ont violé parmi vous la femme de leur propre père. Ils n'ont pas épargné la femme en son impureté ordinaire [3]. » « Écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome; prêtez l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe [4]. » Je fais grâce au lecteur du sixième chapitre d'Ezéchiel.

1. Amos, 2, 7.
2. Ezéchiel, 33, 26.
3. Ezéchiel, 22, 10.
4. Isaïe, 1, 10.

De toutes les tribus sémitiques, les Hébreux sont la plus intéressante pour l'historien, et nulle ne doit être étudiée de plus près. Je commencerai donc par rechercher si cette peuplade avait une conception spéciale de la divinité, ou si son dieu n'était pas le Moloch de toute la race, sous un nom particulier.

CHAPITRE III

LA BIBLE

Personne ne croit plus aujourd'hui à l'authenticité des premiers livres de la Bible; et je ne veux pas rappeler ici les preuves sans nombre qui démontrent que la rédaction du Pentateuque ne date pas du temps de Moïse, ni des quelques siècles suivants. C'était d'ailleurs, avant notre ère, une tradition chez les Juifs qu'Esdras avait reconstitué et réformé les écrits des ancêtres dispersés lors de la ruine de Jérusalem [1], et tous lui attribuaient

1. Hieronim, *Ad Helvid.* — Augustin, *De Mirabil. Script.*, II, 23.

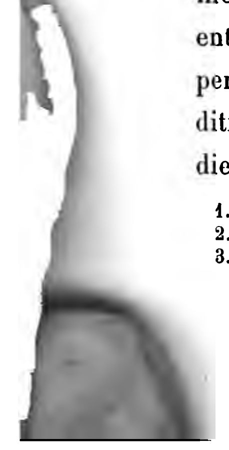
l'établissement du judaïsme [1]; telle était également l'opinion de saint Jérôme, le plus savant des Pères de l'Église chrétienne.

La critique moderne n'a fait que confirmer cette croyance, et la plupart des auteurs pensent que la Bible fut coordonnée sous sa forme actuelle pendant la captivité. Il serait en effet contraire au bon sens de rapporter à Moïse l'organisation compliquée du culte que nous voyons décrite dans le Pentateuque, organisation dont on ne trouve pas trace sous les Juges, ni à l'époque de David. Le dieu d'Élie ne demeure même pas à Sion, mais sur le mont Carmel; et Michée dit au Seigneur : « Conduisez votre peuple, ce troupeau de votre héritage; paissez-le au milieu du Carmel [2]. » Il n'est question du Décalogue dans aucun livre ancien; on n'y découvre aucune allusion à la révélation du Sinaï; et les psaumes ne parlent de Moïse que comme du chef qui

1. Néhémie, 8, 1 et 2.
2. Michée, 7, 14.

conduisit le peuple d'Israël hors de l'Égypte. L'alliance de Dieu est celle qui fut conclue avec Abraham, jamais celle traitée en Horeb; et le nom de Moïse ne se trouve dans les écrits d'aucun prophète, à l'exception de ceux d'Ézéchiel, de Malachie et de Daniel, tous trois postérieurs à l'exil.

La Bible cite un certain nombre de faits qui attestent l'indécision des croyances pendant plusieurs siècles [1]. Jusqu'au règne de Salomon, les Hébreux sacrifiaient quand et où ils voulaient; diverses idoles furent élevées tour à tour, et l'on ne croyait enfreindre aucune prescription religieuse [2]. Aussi Cahen a-t-il écrit : « Il nous paraît probable qu'après la mort de Josué, le lien politique s'est rompu entre les tribus. Chacune a repris son indépendance primitive, d'après des coutumes traditionnelles. Le culte était celui du pays; les dieux ceux de Canaan [3]. »



1. Juges, 8, 27; 17, 3.
2. Juges, 17, 4 et 12; 18, 17 et 30.
3. Cahen, *Traduction de la Bible*, VII, p. 219.

Le Pentateuque ne peut donc avoir l'ancienneté qui lui est attribuée par les églises chrétiennes; l'écriture était d'ailleurs complètement inconnue en Palestine du temps de Moïse; et nous devons, avec les Juifs, attribuer à l'époque d'Esdras la rédaction définitive de la Bible. Quelques prêtres judéens recueillirent pendant la captivité la plupart des anciennes chroniques de leur nation [1], lès écrits de plusieurs prophètes, ainsi que les ordonnances de Josias, auxquelles ils joignirent de nombreuses prescriptions. Mais comme ces prêtres appartenaient au parti de la réforme dont je parlerai plus loin, ils firent un choix parmi tant de documents [2], et intercalèrent dans les récits et les légendes de leurs ancêtres, un grand nombre d'additions des-

1. Ces chroniques contenaient quelques traditions étrangères qui furent ainsi incorporées au judaïsme.

2. Plusieurs des anciens documents furent ainsi perdus, notamment le livre des Justes et celui des Guerriers de Jéhovah. D'autres n'ont été conservés qu'en partie, tels sont les écrits des prophètes Nathan, Gad et Ahias, ainsi que les prédications d'Addo.

tinées à atténuer ce que ces récits et ces légendes pouvaient contenir de contraire aux nouvelles doctrines. Puis, pour donner de l'autorité à leur œuvre et assurer sa durée, ils attribuèrent la rédaction du Pentateuque à Moïse, le héros de l'Exode.

Toutefois, par inadvertance, ou pour ne pas heurter des souvenirs encore récents, les prêtres d'Esdras laissèrent subsister dans cette compilation plusieurs passages qui rappellent les anciennes croyances de la race. Les ancêtres des Sémites admettaient l'existence de deux principes dans la divinité : la lumière ou le feu, principe actif et fécondant; l'eau, principe passif et fécondé. Or le premier chapitre de la Genèse nous montre d'abord les eaux ténébreuses, puis le principe actif apparaît, planant sur les eaux, et la création commença. D'après Cahen, le mot hébreu traduit ici par planer, veut dire également couver.

Ce récit rythmé de la création paraît

être un hymne très ancien conservé par Esdras [1].

Les Hébreux adorèrent principalement le principe actif, et dans les temps anciens, ils le représentaient sous son emblème phallique. La Bible parle des pierres qui étaient placées debout en l'honneur d'El. On lit dans la Genèse : « Jacob prit une pierre et l'érigea comme un monument, répandant de l'huile dessus [2]. » « Alors Jacob prit une pierre et dressa un monument [3]. » « Et Jacob dressa un monument de pierre, et y répandit de l'huile [4]. » Chez les Phéniciens, Baal était

1. Les premiers Hébreux donnaient à leur Moloch le nom d'El et le plus souvent celui d'Elohim. La plupart des auteurs ont soutenu que ce second terme, pluriel du premier, était un amplificatif servant à caractériser la toute-puissance du dieu. Ne peut-on croire aussi que ce pluriel désignait la dualité couschitique, le couple primordial? Je n'avance cette hypothèse qu'avec toute réserve. Ce qui est hors de doute, c'est que le premier verset de la Genèse signifie littéralement, si nous nous en rapportons à Cahen : Les forces ou les causes formèrent le ciel et la terre (Cahen, *Traduction de la Bible*, IV, p. i j).
2. Genèse, 28, 18.
3. Genèse, 31, 45.
4. Genèse, 35, 14.

aussi représenté par une pierre longue et dressée [1]; il en était de même du dieu des Chaldéens, et, en Palestine, des colonnes de pierre, analogues aux Priapes des Hellènes, se trouvaient partout dans les champs. Lors de sa réforme, Josias détruisit beaucoup de ces emblèmes de la fécondité primitive [2]; toutefois, Hérodote, qui visita cette contrée vers l'an 536, en trouva encore un grand nombre [3], qui furent renversés par Esdras.

Salomon conserva les symboles usités par les patriarches, son temple, bâti par Hiram, architecte phénicien, fut construit sur le modèle du grand temple de Tyr; et l'on ne peut admettre que deux peuples se soient empruntés leurs sanctuaires, si le culte de l'un n'avait pas eu les plus grandes analogies avec celui de l'autre. A l'entrée du temple de Tyr se voyaient deux Phallus de trente toises

1. Eusèbe, *Præp.*, 1, 10.
2. IV Rois, 23, 14.
3. Hérodote, II, 102 et 106.

de haut, et Hiram planta devant celui de Jérusalem deux Phallus analogues, chacun portant un chapiteau en forme de pomme de grenadier, long de cinq aunes, c'est-à-dire du quart de la hauteur totale, ce qui est en rapport avec l'anatomie du corps humain [1]; ces chapiteaux significatifs étaient en outre couverts de fleurs de lis, emblèmes de Ctéis.

Les deux colonnes du temple de Jérusalem qui, d'après Hérodote, représentaient le Lingam [2], restèrent intactes jusqu'à la fin du royaume judéen. Josias n'y toucha pas; elles ne furent renversées que par Nabuzardan [3]; et, ce qui prouve les rapports qui existaient entre les croyances des prophètes et le dogme ancien, c'est que, dans Jérémie, Jéhovah, le dieu si exclusif, parle de ces colonnes sans le moindre courroux [4]. Cette relation est d'autant plus évidente que le fruit du grenadier était

1. III Rois, 7, 15. — II Chroniques, 3, 17.
2. Hérodote, II, 44.
3. IV Rois, 25, 13.
4. Jérémie, 27, 19.

semé à profusion sur la robe du grand prêtre; on y attachait encore d'autres emblèmes phalliques du même genre [1].

Nous trouvons également dans la Bible le souvenir du culte antique d'Aséra, le second principe de la dualité primitive, avec ses cérémonies orgiaques. Cette déesse était figurée par un tronc d'arbre ou une colonne de bois, symbole que l'on plaçait dans les champs, accompagnant les colonnes de pierre dont je viens de parler. Son idole fut en si grande vénération dans le royaume d'Israël que Jéhu, après avoir massacré tous les prêtres qui n'étaient pas de sa secte, laissa debout la colonne d'Aséra [2]. Manassé éleva même une de ces idoles dans le temple de Jérusalem [3]; et la facilité avec laquelle les Hébreux adorèrent l'Astarté phénicienne vient de son identité avec Aséra.

La fête des Bosquets, si chère aux fils de

1. Exode, 28, 33.
2. II Rois, 10, 29.
3. II Rois, 21, 7.

Jacob, appartenait au culte de la dualité féconde. Plutarque déclarait que tout, dans ses rites, dénotait des solennités en l'honneur de la force génératrice, et qu'elle était identique à celle du Dionyse grec; l'époque et la manière de les célébrer étaient les mêmes [1]. En Palestine, en Phénicie et en Grèce, ces fêtes duraient sept jours, et étaient accompagnées de libations d'eau répandues sur les autels [2]. Principal emblème d'Aséra, l'eau joua toujours un rôle considérable dans les cérémonies consacrées à la glorification de la puissance productrice. Elle était considérée comme un élément créateur, et possédait, selon les adeptes, la même vertu de purification que le feu et le sang. Nous retrouvons cette croyance jusque dans les récits évangéliques et talmudistes [3].

Les huttes faites de branchages, les bouquets, les chants et les danses pendant sept

1. Plutarque, *Sympos.*, 4, 5.
2. I Rois, 7, 6.
3. Winer, 2, 8. — Gfrœrer, 2, 250.

nuits consécutives concouraient à populariser ces fêtes. On lit dans la Bible : « Pendant huit jours, ils célébraient la fête des Bosquets, en portant des bâtons de lierre et de beaux rameaux, ainsi que des branches de palmier [1]. » C'était une thyrsophosie grecque. Les Hellènes y chantaient : Olalu ou Elelou, du Hallalou Jah des Hébreux, qui signifiait : Louez Jah ou Jahveh, le dieu dont je parlerai plus loin. Les emblèmes de la fécondité étaient portés solennellement, surtout le fruit du grenadier; et ces ressemblances ont frappé le docteur Laudius, qui n'en trouve que l'explication suivante : « Le démon a évidemment contrefait chez les Grecs la fête des Tabernacles [2]. »

Cette fête devait être à l'origine accompagnée des rites molochistes qui furent longtemps pratiqués en Syrie, notamment de la défloraison des jeunes filles [3]. Les prophètes fulminaient contre ces sacrifices qui s'accom-



1. II Machabées, 10, 6.
2. Lundius, *Sanct. jud.*, ch. 25, 26.
3. Spencer, lib. 2, ch. 35. — Ounkl.

plissaient dans les bois sacrés et sous l'ombre des térébinthes [1]; et les réformateurs insérèrent dans le Lévitique : « Ne profane pas ta fille pour la faire prostituer; le pays ne doit pas se remplir de prostitution [2]. » Cette recommandation dénote quelles étaient les habitudes anciennes. Je rappellerai encore ce passage du Deutéronome : « Tu ne dois pas apporter dans la maison de ton dieu Jéhovah, le salaire d'une prostituée [3]. » Ce qui fait supposer qu'à une époque les filles israélites versaient, comme les jeunes Chaldéennes, l'argent gagné par une prostitution sacrée entre les mains des prêtres.

Par politique, et pour ne pas blesser les traditions, Esdras garda la fête des Bosquets ou des Tabernacles dans le nouveau judaïsme, après en avoir éliminé les rites anciens. Quant à prétendre qu'elle fut instituée en souvenir des tentes sous lesquelles les Hébreux s'étaient

1. Osée, 4, 13. — Ezéchiel, 6, 13.
2. Lévitique, 19, 29.
3. Deutéronome, 23, 17.

abrités dans le désert, on a prouvé depuis longtemps que cette explication est inadmissible.

Je dois enfin parler d'un culte qui fut certainement pratiqué en Palestine : l'on ne peut douter que les Hébreux n'aient adoré le serpent au temps de Moïse, des Juges, et même plus tard. Ezéchias brisa le serpent d'airain du temple de Jérusalem, parce que le peuple le tenait en trop grande vénération. Les rédacteurs du Pentateuque durent maudire cet animal qui était un des fétiches des Égyptiens. Toutefois il y a dans le récit des relations d'Ève avec le serpent quelque chose qui nous échappe, et doit résulter d'une vieille tradition dont nous ne pouvons que soupçonner l'existence.

Quant au dieu sémitique, au Moloch sanguinaire qui résumait toutes les forces inconnues et nuisibles de ce monde, nous avons vu que chaque peuplade lui donnait un nom particulier. El et Elohim paraissent avoir été les dénominations les plus usitées dans la Syrie

méridionale, comme Bel et Baal le furent dans la Syrie occidentale; et ces différents termes avaient le sens de puissant. L'on y adjoignait souvent le mot Schadaï qui en accentuait la signification; et cet adjectif était pris quelquefois substantivement. Adonaï en fut un autre renfermant l'idée de supériorité. Eljou était enfin un qualificatif employé par la Bible soit seul, soit comme adjectif; on le retrouve en Phénicie et jusqu'à Carthage. Tous ces termes étaient connus des Hébreux, qui acceptaient les dénominations usitées par les peuplades voisines d'autant plus facilement qu'il s'agissait toujours du même dieu implacable et terrible.

Le culte qui paraît avoir été le plus anciennement organisé en Palestine, et qui acquit sous les juges Jaer, Abdon et Gédéon une assez grande importance, fut celui du Baal-Péor des Cananéens [1]. Les emblèmes de ce

1. Samiar paraît au contraire avoir été un adorateur d'Elohim.

dieu étaient la pomme de pin ou le fruit du grenadier, parmi les végétaux, et l'âne parmi les quadrupèdes; aussi cet animal fut-il longtemps considéré comme sacré. Jaer a trente fils adorateurs de Baal et montés sur trente ânes [1]; Abdon a quarante fils et trente petits-fils, tous montés sur soixante-dix ânes [2]; Samson tue mille Philistins avec une mâchoire d'âne, ce qui ferait croire à un signe religieux et militaire porté devant les Hébreux. Balaam, le possesseur de l'âne qui parle, fut un prêtre de Baal; et j'ajouterai que le Dionyse des Hellènes était également monté sur un âne qui, selon quelques auteurs, avait une voix humaine [3]. La Bible d'Esdras conserve des traces de ce vieux culte; et l'Exode déclare que le premier-né de l'âne peut être racheté de l'immolation comme le premier-né de l'homme.

Les cultes de Baal et d'El prévalurent jus-

1. Juges, 10, 4.
2. Juges, 12, 14.
3. Pausanias, *Corinth.*, 38. — Kanne, *Panthéon de la plus ancienne philosophie.*

qu'au règne de Salomon, qui donna la préférence à Jahveh, appellation du dieu sémitique dont il me reste à parler. Beaucoup d'auteurs ont soutenu qu'elle fut généralement employée par les Hébreux dès le quinzième siècle avant notre ère. Les uns la font venir d'Égypte; les autres croient que c'était un terme usité près du mont Sinaï et adopté par Moïse; plusieurs enfin supposent que celui-ci ne fit que populariser une dénomination depuis longtemps employée par sa famille; mais ces trois hypothèses ne reposent sur aucune preuve et ne résistent pas à la critique.

Le mot Jahveh ou Iahvé, dont on fit plus tard Jéhovah, n'est qu'une modification du nom du dieu chaldéen Jao[1]. Bien que, pendant

1. Les Grecs donnaient le nom de Jao au dieu des Juifs, et quelquefois ceux de Jaon ou de Jeon, expressions également employées en Syrie. Le Jao des Hébreux s'appelait souvent Zabaoth, ainsi que le Jao-Jeon des Chaldéens; et plus d'une fois le Dionyse des Hellènes s'appela Jao. Aussi Tacite nomme-t-il le dieu des Juifs : Père Dionyse (Tacite, *Hist.*, 5, 5). D'après Macrobe, Dionyse serait le même que Jao-Jéhovah, et aurait un culte analogue (Macrobe, *Saturn.*, 1, 18).

la période des Juges, les dieux généralement adorés en Palestine fussent communs avec les tribus voisines, il est probable que ce nom circulait déjà parmi les quelques Hébreux qui avaient des relations avec les Chaldéens. Mais Salomon, après avoir établi l'unité des fils d'Israël, voulut créer un centre religieux qui affirmât l'indépendance de son royaume. Il avait besoin d'une dénomination du dieu sémitique qui fut particulière à son peuple, et choisit Jahveh, déjà connue de plusieurs, et qui ne provenait pas de contrées ennemies.

Salomon organisa donc un culte national et nouveau, à l'imitation de celui des Phéniciens. Ce qui prouve d'ailleurs que le jéhovisme n'avait aucune racine dans le pays, c'est que ce roi législateur ne tint aucun compte des habitudes traditionnelles des Hébreux. Jérusalem n'avait jamais été un lieu de prières, avant de devenir la capitale du royaume. La tradition aurait demandé que le temple fût élevé à Sichem, à Silo ou à Béthel;

c'étaient là des endroits sacrés pour la famille de Jacob.

On ne peut tenir compte des interpolations introduites dans la Bible par les réformateurs, car il est impossible que Moïse ait institué un culte propre aux Hébreux, et que ceux-ci vécussent ensuite pendant cinq cents ans sans avoir d'autres dieux que ceux des peuplades voisines. Si les Israélites avaient eu un dieu particulier, ils se seraient gardé de prendre ceux de ces peuplades avec lesquelles ils étaient perpétuellement en guerre. Ils eussent été trop heureux d'avoir tout au moins une autonomie religieuse comme lien national. L'idée de faire remonter à Moïse l'institution du jéhovisme ne date que de Josias; et Salomon ne se doutait guère que le héros de l'Exode serait un jour le fondateur de son culte. Dans les paroles qu'il prononça lors de l'inauguration du temple, il n'y a pas un mot pour Moïse, pas une allusion à ses prétendues ordonnances.



Pendant les premiers temps de la royauté, le nom nouveau était encore si peu familier à la grande majorité des Hébreux, que, dès la mort de Salomon, la plupart retournèrent à leurs anciennes adorations. Les Israélites revinrent aux cultes d'El et de Baal; et Tobie paraît avoir été le seul qui abandonna la foi des ancêtres : « Tandis que tous allaient adorer les veaux d'or que Jéroboham avait faits, il fuyait seul la compagnie de tous les autres [1]. »

Le culte institué par Salomon ne fut donc pratiqué que par un petit nombre, et jusqu'à la captivité, les Hébreux continuèrent à appeler leur dieu El ou Elohim [2]. De là vinrent deux traditions, deux séries de chroniques

1. Tobie, 1, 5.
2. Baal-Péor fut moins heureux; c'était d'ailleurs le dieu préféré d'un peuple étranger. Toutefois, Jéroboham lui éleva, encore à Dam et à Béthel, deux idoles, deux ânes dorés; et Apion rapporte qu'Antiochus trouva dans le sanctuaire du temple de Jérusalem, une tête d'âne en or que les Judéens vénéraient comme un symbole sacré. J'ajouterai que, d'après Tacite, la statue d'un âne était placée dans le temple (Tacite, *Hist.*, 5, 3).

différentes et parallèles. Les compilateurs de la Bible ayant puisé dans tous les anciens écrits nationaux, il est facile de reconnaître ces deux courants parfaitement distincts. Dans les derniers temps de la monarchie, l'élohisme et le jéhovisme étaient encore en lutte constante; mais le second l'emporta pendant l'exil, et domina sous Esdras.

Depuis cette époque, les appellations anciennes disparurent sans retour, et toutes les descriptions de la divinité qui se trouvaient dans les annales des fils de Jacob, sont rapportées à Jéhovah. C'est donc ce dieu, tel que la Bible a cru devoir le présenter, qu'il me reste à décrire. Nous le verrons tour à tour furieux et vindicatif, perpétuellement avide de sacrifices et de chair brûlée. C'est toujours le Moloch primitif, en qui se concentrent toutes les idées traditionnelles que les Juifs reçurent de leurs ancêtres.

CHAPITRE IV

JÉHOVAH

Jéhovah était donc devenu le dieu unique des Hébreux, n'ayant de relations avec les autres peuples que pour les exterminer. Il repousse tous les dieux rivaux : « Je suis Jéhovah, ton dieu à toi, Israël [1]. » « Tu ne dois pas avoir d'autres divinités devant ma face [2]. » Jéthro, beau-père de Moïse, s'écrie dans l'Exode : « Je vois que ce Jéhovah est plus puissant que tous les autres dieux [3]. »

1. Exode, 20, 2.
2. Exode, 20, 3, — Exode, 34, 14.
3. Exode, 18, 10.

La Bible le décrit tantôt comme un feu lumineux, et tantôt comme une chose obscure. Cette contradiction résulte de ce que les Hébreux, tout en restant les adorateurs du principe mâle de la dualité divine, conservèrent longtemps les traditions de leur première patrie. Renan les fait sortir d'Arabie, et le souvenir du Moloch souverain des ténèbres se retrouve dans le Pentateuque. Jéhovah y est souvent considéré comme une nuit profonde inspirant l'effroi. Il se manifeste enveloppé des nuages les plus sombres, et fait sa tente en rassemblant des nuées épaisses. « Moïse s'approcha de l'obscurité ou était Dieu [1]. » « Jéhovah s'est caché dans les ténèbres qui l'environnaient [2]. » « Le Seigneur avait promis qu'il habiterait dans une nuée [3]. » On suit cette vieille doctrine jusque dans les évangiles : « Il parut dans une nuée, dit saint

1. Exode, 20, 21.
2. II Rois, 22, 12.
3. II Chroniques, 6, 1.

Marc, et il sortit de cette nuée une voix qui fit entendre ces mots : Celui-ci est mon fils [1]. »

Ce dieu aurait pu être représenté par une idole noire, comme le faisaient quelques tribues arabes. C'est lui qui lutte la nuit avec Jacob, et lui crie de le laisser partir parce que l'aube commence à poindre. Il était analogue au Camos des Moabites et des Ammonites, adoré sous l'image d'une étoile noire; et nous avons vu que les Arabes lui sacrifiaient des victimes humaines, le samedi, jour de Saturne, la planète la moins lumineuse; c'était leur Sabbat, dont héritèrent les Hébreux. Le livre d'Hénoch dit que le château où réside Jéhovah est situé au septième ciel, dans la planète Saturne [2].

Mais les tribus sémitiques qui considéraient souvent en Moloch le souverain du monde souterrain, ne cessèrent jamais de voir

1. Saint Marc, 9, 6.
2. Eisenmenger, II, 346. — Hoffmann, *le Livre d'Hénoch*.

en lui le maître universel, le feu tout-puissant. Les Hébreux l'adorèrent principalement sous ce dernier aspect, ce qui était un retour vers la conception première des ancêtres. Le feu fut le dieu de toute la race, et l'idole une fournaise toujours avide de victimes. Jéhovah apparaît à Abraham sous l'aspect d'un four d'où sortait de la fumée [1]. C'est ce brasier qui était Jéhovah; et c'est au feu que l'on offrait des holocaustes, car le dieu se nourrissait de leur chair en la consumant. « Un feu sorti du Seigneur, dit le Lévitique, dévora l'holocauste et les graisses qui étaient sur l'autel [2]. »

Au Sinaï, Jéhovah est un feu qui inspire l'effroi. « Alors le Seigneur apparut à Moïse dans une flamme de feu [3]. » « Le Seigneur vous parla à Horeb du milieu du feu [4]. » « Ce qui paraissait de cette gloire du Seigneur était comme un feu ardent au haut de la mon-

1. Genèse, 15, 17.
2. Lévitique, 9, 24.
3. Exode, 3, 2.
4. Deutéronome, 4, 15.

tagne [1]. » « Le Seigneur, votre dieu, est un feu dévorant et un dieu jaloux [2]. » La description que nous donne le Pentateuque de l'entrevue de Moïse avec Jéhovah ne laisse aucun doute sur la nature de celui-ci : « Tout le Sinaï était couvert de fumée parce que le Seigneur y était descendu au milieu des feux. La fumée s'en élevait comme d'une fournaise [3]. » Et plus loin : « Vous approchâtes du pied de cette montagne dont la flamme montait jusqu'au ciel; le Seigneur vous parla du milieu de cette flamme [4]. »

Moïse érigea un autel et l'appela l'éternel [5]. C'était un autel creux [6], doublé en airain [7], qui contenait le feu divin; et la Bible décrit

1. Exode, 24, 17.
2. Deutéronome, 4, 24.
3. Exode, 19, 18.
4. Deutéronome, 4, 11.
5. Exode, 17, 15.
6. « Vous ne ferez point l'autel solide, mais il sera vide et creux en dedans, selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne. » (Exode, 27, 8.)
7. « Vous ferez un autel et vous le couvrirez d'airain. » (Exode, 27, 1.) — « Vous ferez une grille d'airain, et vous la mettrez au-dessous du foyer de l'autel. » (Exode, 27, 4.)

les instruments nécessaires pour l'usage du foyer [1]. Sa forme devait être celle des idoles à tête de taureau usitées chez les tribus cananéennes [2]; et l'on peut voir dans les cornes d'airain qui garnissaient les coins de l'autel du temple de Jérusalem, le souvenir des cornes du Jéhovah des premiers Hébreux. De même que l'on couvrait autrefois l'autel-idole d'huile et du sang des victimes, de même les cornes de l'autel de Salomon étaient arrosées d'huile et de sang [3]. Descendant du Sinaï, Moïse portait les cornes, insignes de son Jéhovah, qu'il transportait avec lui et enfermait dans une boîte, pendant les déplacements [4].

Ces arches dans lesquelles les idoles étaient

1. « Vous ferez pour l'usage de l'autel des vaisseaux qui serviront à recevoir les cendres, des tenailles, des pincettes, des crocs; et vous ferez toutes ces choses en airain. » (Exode, 27, 3.)

2. Eusèbe, *Præp.*, 3, 11. — Le Moloch des Ammonites avait la forme d'une statue creuse en airain avec une tête de bœuf.

3. Exode, 29, 16.

4. Exode, 38, 5.

déposées furent très communes chez les peuples molochistes [1]. Celle des Hébreux est appelée par la Bible la maison de la loi, si l'on traduit par loi le mot obscur *Éduth*; mais quelques auteurs lui donnent une signification différente, et le font dériver d'Ed, chef; en ce sens, le mot se retrouve chez les Phéniciens et voudrait dire : prince suprême. Cette opinion est d'autant plus vraisemblable qu'à cette époque l'écriture était absolument inconnue en Palestine, et que les dix commandements sont d'une rédaction beaucoup plus récente [2]. L'arche sainte ne pouvait donc contenir les tables de la loi, mais l'idole Jéhovah.

L'Exode contient d'ailleurs un passage attestant que l'arche des Hébreux renfermait bien le dieu : « Moïse dit à Aaron : Prends un vase et mets-y un gomer de cette manne, et place cela devant Jéhovah. Aaron fit comme



1. Hérodote, 2, 63.
2. Bohlen, *La Genèse*. — Uatke, *Histoire de la religion de l'Ancien Testament*, 1, 202.

Moïse avait dit, et les plaça devant les tables de la loi [1]. » Il est évident que l'auteur de cette chronique ne considérait pas des tables de pierre comme le dieu de la tribu et n'aurait pas fait tenir ce langage à Moïse, si Jéhovah n'avait pas été dans l'arche.

Pour les sacrifices, Moïse plaçait son idole sur le couvercle de la boîte qui la contenait; de là les passages fort nombreux dans la Bible : L'arche sainte est l'escabeau des pieds de Jéhovah; Jéhovah est assis sur l'arche; Jéhovah pose ses pieds sur l'arche sainte; etc. De là encore les expressions : devant la face de Dieu, voir la face de Dieu, fuir la face de Dieu, qui n'auraient pas de signification si l'on ne reconnaissait qu'il s'agit d'une idole dont le peuple s'éloignait et se rapprochait toujours avec terreur. Isaïe la vit dans le sanctuaire du temple, entourée des plus magnifiques manteaux et de superbes draperies; elle disparut pendant la captivité.

1. Exode, 16, 33.

Ce n'est pas le Pentateuque seulement qui représente Jéhovah comme une idole ardente; le livre des Rois dit de même : « Des flammes jaillissent de ses narines, et des charbons enflammés pétillent en lui [1]. » Il est impossible de parler plus exactement de la statue creuse contenant le brasier qui consumait les victimes. Isaïe s'écrie : « Voilà la majesté du Seigneur qui vient. Il paraîtra dans une fureur ardente dont nul ne pourra supporter l'éclat. Et sa langue est comme un feu dévorant [2]. » Le psaume 68 décrit l'idole embrasée, la colonne de feu et de fumée que les Hébreux adorèrent dans le désert, comme le dieu national; et cette tradition existait encore au commencement de l'ère chrétienne : « Notre Dieu est une flamme qui engloutit », dit saint Paul [3].

Les prêtres d'Esdras insérèrent dans la Bible un grand nombre de passages qui con-

1. II Rois, 22, 9.
2. Isaïe, 30, 27.
3. Saint Paul, *Épître aux Hébreux*, 12, 29.

tredisent souvent ceux qu'ils crurent devoir conserver; j'en fournirai ici un exemple. On lit dans l'Exode : « Vous ne devez plus ériger vos autels en airain [1]. » Les réformateurs insinuaient par là que, du temps de Moïse, l'autel de Jéhovah était en bois et n'avait jamais pu contenir de brasier; mais les citations qui précèdent établissent de la manière la plus évidente que cet autel-idole était d'airain. Il est clair qu'une telle contradiction provient du respect d'une tradition consacrée, et du désir de détruire toute trace des sacrifices anciens.

En résumé, il est incontestable que le feu a été le dieu primitif des enfants d'Israël. Ils le nommèrent tour à tour El, Elohim, Adonaï, etc., et finalement Jahveh ou Jéhovah. Ces noms s'appliquaient tantôt au dieu lui-même, tantôt à l'idole incandescente; mais c'était toujours le Moloch de la race sémitique. La Bible va nous apprendre quels étaient ses rites.

1. Exode, 22, 23.

CHAPITRE V

LES SACRIFICES

Jéhovah fut le Moloch le plus sanguinaire dont l'histoire fasse mention, un des types les plus complets de cruauté que nous ait laissé aucune tradition. Au moindre écart des Israélites, il ne songe qu'à massacrer, ordonne de les tuer par milliers, en fait périr plus de quatorze mille par une épidémie, et des centaines par la morsure des serpents. « Ma fureur s'est allumée contre eux comme un feu, s'écrie-t-il un jour. Je les accablerai de maux.... La famine les consumera, et des oiseaux de carnage les déchireront par leurs morsures

cruelles. J'armerai contre eux les dents des bêtes farouches [1]. »

Quand il s'agit des peuples que Jéhovah ne protège pas, ce sont des tueries par masses. Il ordonne de tout exterminer; et ce ne sont pas seulement des victimes propitiatoires immolées par les Hébreux comme moyen de rédemption, c'est Jéhovah qui fait tuer pour assouvir sa haine. Il commande de massacrer à Jéricho hommes, femmes, enfants, bœufs, brebis, etc. [2]; il promet de détruire les sept peuples cananéens qui habitaient la Palestine. « Vous saurez aujourd'hui que le Seigneur votre Dieu passera lui-même devant vous comme un feu dévorant et consumant, qui réduira vos ennemis en poudre, les perdra, les exterminera en peu de temps [3]. »

Les Hébreux appelaient chérem ce qui devait être sacrifié; et le Deutéronome parle

1. Deutéronome, 32, 22.
2. Josué, 6, 21.
3. Deutéronome, 9, 3.

d'une ville chérem qui fut ainsi offerte en holocauste et brûlée [1]. « Tout chérem, dit le Lévitique, est sacré, soit en bétail, soit en hommes, soit en fruits de la campagne; le chérem doit être tué [2]. » Selon Winer [3], Michaelis [4] et Vatke [5], une personne chérem était infailliblement vouée à la mort. Aussi Saül n'ayant pas voulu exécuter en son entier l'ordre de massacre donné par Samuel, se voit abandonné de ce monstre qui poussa le zèle religieux jusqu'à couper lui-même en morceaux le prisonnier que le roi avait épargné. David était bien plus que Saül un bourreau selon l'esprit du Seigneur : « Il prit la ville de Rabbah; et ayant fait sortir les habitants, il les coupa avec des scies, fit passer sur eux des chariots avec des roues de fer, les tailla en pièces avec des couteaux et les jeta

1. Deutéronome, 13, 17.
2. Lévitique, 27, 28.
3. Winer, *Dictionnaire de la Bible*, 1, 156.
4. Michaelis, *Droit de Moïse*, 3, 145 ; 5, 246.
5. Vatke, *Histoire de la religion de l'Ancien Testament*, 1, 278.



dans des fours où l'on cuit la brique. C'est ainsi qu'il traita toutes les villes des Ammonites [1]. »

La Bible contient la description de plusieurs autres exécutions épouvantables ordonnées par Jéhovah : « Le Seigneur, dit le psaume 110, tient ses assises parmi les nations remplies de cadavres; il écrase les têtes dans les contrées tout autour. » La même ivresse homicide emporte jusqu'au prophète Isaïe, qui veut que les Hébreux fassent périr la plupart des autres peuples dans un sublime holocauste; Jéhovah aurait créé les nations pour qu'elles fussent immolées comme autant de victimes humaines en expiation des péchés d'Israël. « Peuples, soyez attentifs, car l'indignation du Seigneur va fondre sur toutes les nations, sa fureur sur toutes leurs armées. Ils mourront de mort sanglante, et ceux qui auront été tués seront jetés là; une puanteur horrible s'élèvera de leurs corps, et les mon-

1. II Rois, 12, 31.

tagnes dégoutteront de leur sang [1]. » Voilà le chérem dans sa suprême horreur ; et l'on retrouve ces massacres dans Jérémie. « Ce jour-là est à Dieu, Jéhovah Sabaoth, pour se venger de ses ennemis ; le glaive les dévore, se rassasie de leur chair et s'enivre de leur sang ; car c'est un festin pour Dieu, Jéhovah Sabaoth [2]. »

Il est naturel que le culte d'un dieu qui s'offrait des peuples entiers en holocauste ait été semblable à celui des autres Molochs par le rite le plus fondamental : les sacrifices humains. Les Hébreux immolaient sans doute des animaux en grand nombre ; mais l'homme était toujours considéré comme l'offrande la plus efficace ; et le sacrifice de Madad et d'Abin, fils d'Aaron, consumés par les flammes de l'autel est concluant : « Un feu étant sorti du Seigneur les dévora [3]. » Ce Seigneur était l'idole embrasée de Jéhovah.

1. Isaïe, 34, 1 à 3.
2. Jérémie, 46, 10 (Cahen).
3. Lévitique, 10, 2.

Le vœu de Jephthé est clair : « Seigneur, si vous livrez entre mes mains les enfants d'Ammon, je vous offrirai en holocauste le premier qui sortira de la porte de ma maison [1]. » Une semblable promesse prouve que l'offrande d'une victime humaine à Jéhovah était habituelle chez les Hébreux. C'était toujours l'idée molochiste, le sacrifice de la vie d'autrui pour sa propre vie; et ces immolations en l'honneur de leurs dieux particuliers étaient fréquentes chez tous les peuples sémitiques. Mésa, le chef des Moabites, brûla son fils aîné afin que son dieu lui vînt en aide; et les Israélites qui l'assiégeaient se retirèrent avec consternation, car Moloch ne pouvait manquer d'être favorable aux Moabites après un tel holocauste. Aussi Léo, dans son histoire de l'état des Hébreux, conclut-il que ce peuple immolait des victimes humaines aussi souvent que les Phéniciens et les Carthaginois [2].



1. Juges, II, 31.
2. Ces sacrifices avaient lieu en plusieurs endroits, no-

On retrouve les sacrifices volontaires en Palestine. Jéhovah dit un jour à Moïse : « Aaron n'entrera point dans la terre promise. Prenez donc Aaron et son fils, et menez-les sur la montagne de Hor; et ayant dépouillé le père de sa robe, vous en revêtirez Éléasar son fils, et Aaron mourra en ce lieu [1]. » Jéhovah dit encore à Moïse : « Montez sur le mont Nébo, et mourez sur cette montagne [2]. » Moïse y meurt sur l'ordre de son dieu, à peu près comme les rois-prêtres de l'île Méroé qui, selon Diodore, décédaient chacun à leur tour, avec une obéissance parfaite, aussitôt que l'oracle des dieux l'avait ordonné [3]; et ceux des Borusses qui avaient la coutume de se brûler vifs pour le bonheur de leur nation [4]. Quand la Bible raconte qu'Élie monta au ciel

lamment dans le Thopheth d'Himnon; après le retour de la captivité, les Juifs firent de cette vallée le Geanna ou l'enfer.

1. Nombres, 20, 25.
2. Deutéronome, 32, 49.
3. Diodore, III, 6.
4. Munc, *Histoire du paganisme septentrional*, 1, 83, 92.

sur un char de feu, c'est que ce prophète se jeta dans les flammes.

Mais l'offrande la plus agréable au Moloch et par suite la plus méritoire fut toujours le sacrifice des enfants; et cette atrocité était d'un usage aussi fréquent chez les Hébreux que chez les autres Sémites. Malgré les modifications que les prêtres d'Esdras introduisirent dans les livres qu'ils collationnèrent, le Peutateuque renferme encore assez de passages qui ne laissent aucun doute sur l'existence de ces anciens rites.

On lit dans l'Exode : « Consacrez-moi tous les premiers-nés parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des bêtes, car tout m'appartient [1]. » « Tout mâle qui sort le premier du sein de sa mère sera à moi [2]. » « Vous me consacrerez le premier-né de vos fils [3]. » Ces immolations étaient de tradition

1. Exode, 13, 2.
2. Exode, 34, 19.
3. Exode, 22, 29.

fort ancienne, car Jéhovah ayant commandé à Abraham de tuer son fils, le patriarche ne s'étonne pas de cet ordre [1].

D'après le rabbin Siméon, les enfants étaient sacrifiés par les Hébreux à peu près à la manière des Carthaginois [2]. Cela explique le mot de la femme juive cité dans un livre talmudiste [3], qui se précipita un jour sur l'autel où l'on brûlait les victimes, et le frappa de son soulier en criant : « O toi, maudit loup, combien de temps encore mangeras-tu les trésors d'Israël? »

Quelques commentateurs ont pensé que depuis l'alliance contractée entre Jéhovah et Abraham, les premiers-nés des enfants d'Is-

1. Il est bon de signaler ici la ressemblance qui existe entre le récit du sacrifice d'Isaac et le passage suivant des annales phéniciennes de Sanchuniathon, conservé par Eusèbe : « Dans une grande épidémie, Kronos immola son fils unique; puis il fit sa propre circoncision, et força ses compagnons d'en faire autant. Bientôt après, il voua aux dieux le fils qu'il avait eu de Rhéa. » Cette identité d'Abraham et de Kronos se retrouve aussi dans la religion sabéenne des Arabes (Movers, *Histoire des Phéniciens*, 1, 86; — Pococke, *Histoire arabe*, 680).
2. Jalkut, 2, 113.
3. La Soucca.

raël ne périssaient plus, que l'exemple de cette clémence avait été donné par ce patriarche, et que les Hébreux rachetaient leurs aînés au moyen de l'immolation d'un animal. Mais la prescription de la Bible est formelle; elle n'établit aucune différence entre les premiers-nés des hommes et ceux des animaux; et il n'y a pas trace dans le Pentateuque que Moïse ait fait un effort pour affranchir son peuple de cette obligation. D'autres écrivains disent que Jéhovah réclamait les premiers-nés pour être consacrés au service de l'autel et devenir des lévites; c'est du moins l'explication qui fut introduite dans le livre des Nombres [1]; l'insertion en tout cas était maladroite, car les lévites ne formèrent un corps sacerdotal qu'après la captivité.

Les prêtres d'Esdras conservèrent l'ancienne loi, trop connue pour n'être pas rappelée, mais ils défendirent de l'exécuter [2],

1. Nombres, 3, 12.
2. Deutéronome, 24, 16.

et reprochèrent aux Cananéens d'y avoir obéi : « Vous ne rendrez point, dit le Deutéronome, de semblable culte au Seigneur votre Dieu, car les nations dont vous allez posséder le pays ont fait pour leurs dieux toutes les abominations que le Seigneur a en horreur, en leur offrant leurs fils et leurs filles, et les brûlant dans le feu [1]. » « Vous ne donnerez point de vos enfants pour être sacrifiés sur l'autel du Moloch [2]. » « Si un homme d'entre les enfants d'Israël ou des étrangers qui demeurent dans Israël donne ses enfants à l'idole de Moloch, qu'il soit puni de mort [3]. » Ces ordonnances si nombreuses témoignent que du temps de la réforme, il était encore besoin de combattre les anciens rites.

Les analogies qui existaient entre les cultes d'origine couschitique et sémitique servent d'ailleurs à les mieux connaître l'un par

1. Deutéronome, 12, 31.
2. Lévitique, 18, 21.
3. Lévitique, 22, 23.

l'autre. Les Phéniciens et les Grecs eurent leurs sacrifices d'enfants. Dans la famille des Athamantides, à Orchomenos, en Béotie, on tuait régulièrement le fils aîné pour le salut du peuple [1]; et les Romains primitifs immolaient aussi leurs aînés [2].

Aujourd'hui la plupart des auteurs reconnaissent la réalité de ces sacrifices d'enfants chez les Hébreux. Malgré sa partialité pour ce peuple, Renan lui-même en convient; il écrit dans son histoire du peuple d'Israël : « L'offrande des prémices et par conséquent des premiers-nés à la divinité fut une des idées les plus anciennes des peuples dits sémitiques. Moloch et Iahvé en particulier étaient conçus comme le feu qui dévore ce qui lui est offert, si bien que donner à dieu, c'était donner au feu à manger. Ce qui était mangé par le feu était mangé par le dieu. Moloch fut un

1. Hérodote, VII, 197.
2. Tibulle, I *Élégies*, 1, 2. — Horace, II *Épîtres*, 1, 139. — Pausanias, XI, 19. — Aristote, *Ethic.*, VIII, 11.

affreux taureau de feu; offrir les premiers-nés à Moloch, c'était les offrir au feu [1]. »

Avec le temps, d'autres rites s'instituèrent. Outre ces sacrifices de rachat, les Sémites crurent se purifier de toute souillure par trois moyens, tout au moins bizarres : le contact du feu divin; celui du sang de la victime de propitiation; et enfin la chair de cette victime dont les Hébreux devaient chaque année manger une parcelle.

Dans tous les pays où le molochisme régna, le feu fut toujours considéré comme un agent de purification; et la Bible se sert souvent de l'expression : passer un enfant par le feu, qu'il ne faut pas confondre avec les immolations de rédemption. C'était un baptême que tous devaient subir; on se contentait d'une action symbolique, en balançant à deux ou trois reprises l'enfant au-dessus de la flamme; plus tard, on le porta pendant quelques pas entre deux feux.

1. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, I, p. 120.

L'attouchement du dieu était donc une sanctification; et cette croyance se perpétua chez les Juifs : « L'un des Chérubins, dit Isaïe, prit un charbon de feu avec des pincettes de dessus l'autel, et m'en toucha la bouche [1]. » Nous la retrouvons dans saint Luc : « C'est lui qui nous baptisera par le feu [2]. ». Ce baptême ne méritait pas les malédictions des réformateurs, et pouvait être laissé à la masse des Hébreux qui tenaient à leurs coutumes; il résultait des plus vieilles traditions molochistes, tandis que le baptême par l'eau était d'origine asérique.

La purification par le sang remonte également aux temps les plus anciens. La victime étant réputée sanctifiée par le dieu qui la consume, son sang devait avoir une vertu infaillible; et le Pentateuque nous fournit de nombreux exemples de cette doctrine. Moïse asperge le peuple avec le sang de l'holo-

1. Isaïe, 6, 6.
2. Saint Luc, 3, 16.

causste [1], et s'en sert pour absoudre et consacrer : « Mets quelques gouttes de sang, dit Jéhovah, sur le lobe de l'oreille droite d'Aaron et de ses fils, et sur le pouce droit de leurs mains et de leurs pieds. » Après quoi, il ordonne encore d'arroser de sang les vêtements d'Aaron et de ses fils [2].

Mais le rite principal de l'hébraïsme résultait de la croyance que la chair de l'enfant sacrifié avait une vertu de purification souveraine. Le prêtre distribuait cette chair comme une hostie de grand pardon, et les Israélites durent, une fois par an, manger un morceau de la victime pour effacer, par cette communion, les péchés commis dans l'année. Ce fut leur pessa'h, modifié plus tard par les réformateurs qui remplacèrent l'enfant par un agneau. La persistance des anciens usages chez quelques sectes, persistance souvent signalée, ne laisse aucun doute sur l'existence de ces coutumes.

1. Lévitique, 16, 15.
2. Exode, 29, 16 à 21.

D'après la description que nous donne la Bible des cérémonies du second temple, il est facile de connaître quels étaient les rites primitifs du pessa'h, avant qu'un animal fût substitué à la victime humaine. Les Hébreux devaient la tuer le soir du quatorzième jour de la première lune de l'année : « Ils prendront de son sang, dit l'Exode, et ils en mettront sur le haut des portes des maisons où ils mangeront; et cette même nuit ils en mangeront la chair rôtie au feu [1]. » Cette recommandation de ne manger la chair des victimes que cuite au feu est significative. Même après la captivité, le Juif ne faisait jamais bouillir son agneau; s'il le mettait sur le feu dans un vase de terre ou de métal, ce vase devait être parsemé de trous; il importait que la chair fût directement touchée par le feu, par la flamme sanctifiante [2].

Les Juifs ne mangeaient qu'une bouchée de

1. Exode, 12, 9.
2. Lund, p. 993.

l'agneau rôti, et s'étaient préalablement rassasiés par un repas, la chigiga [1]. D'après Lund, ils étaient obligés d'en manger un morceau de la grosseur d'une olive [2]; et la petite quantité exigée paraît témoigner que chez les ancêtres cette chair était distribuée avec parcimonie, pour satisfaire le plus de monde possible. Après la réforme, les prêtres juifs ordonnaient encore de boire pendant cette communion une certaine quantité de vin; même les plus pauvres devaient au besoin engager leurs vêtements pour se procurer cette boisson usitée, avant que l'agneau eût remplacé la victime humaine, pour étouffer le dégoût que pouvait éveiller « le morceau d'horreur », selon l'expression des prophètes.

On peut voir encore dans la manière dont on immolait la victime une nouvelle preuve de l'origine molochiste du pessa'h. Justin le martyr dit que les Juifs mettaient deux bro-

1. Lightfoot, *Hor. Héliv. ad Joh.*, ch. 18.
2. Lund, p. 997.

ches en bois dans le corps de l'agneau, l'une étendant les pattes de devant et l'autre, tout le long du corps [1]. Ce point est important, car nous ne devons pas oublier que depuis l'ère chrétienne quelques Juifs descendants de ceux qui n'avaient pas accepté la réforme d'Esdras, ont été accusés de crucifier des enfants pour célébrer leur pessa'h ; et ce rite barbare ne peut résulter que de la persistance d'anciens usages. Or, l'espèce de crucification avec deux broches dont parle Justin, convient beaucoup mieux au corps humain qu'à celui d'un animal. Il faut donc croire qu'originairement les Hébreux attachaient sur une croix les enfants voués au rachat de la nation, et qu'après la réforme, ils continuèrent à placer leur holocauste sur ce vieil emblème de la divinité [2].

Je dois répéter ici que la croix était chez

1. Justin, *Dialogue avec Tryph.*, p. 218.

2. J'ajouterai que le mot chaldéen qui signifie crucifier (Paraphrase chaldéenne sur Josué, 8, 29), a le sens en langue arabe de rôtir ou brûler de la chair (Castel, *Lex Heptaglott.*, 3, 176).

les anciens Sémites la représentation de la dualité féconde : un bois long et perpendiculaire; un autre plus court, horizontal et traversé par le premier, constituaient le symbole. C'était un Lingam grossier. Les idoles en airain de Moloch, aux bras étendus, dont j'ai parlé plus haut, rappelaient cette figure. Dans la Numidie, on a trouvé, en 1833, une pierre votive sur laquelle Baal est debout, les bras également étendus; c'était un dieu en forme de croix ou une croix en forme de dieu. On ne peut nier le caractère de cet emblème dans la haute antiquité.

Chez un grand nombre de peuples anciens, le crucifiement était surtout usité pour offrir des victimes au dieu-soleil, et c'est ainsi que les Carthaginois firent périr des milliers d'hommes. David crucifia les fils de Saül en face de Jéhovah ou du soleil; et d'après la Bible, les Hébreux dépendaient les crucifiés au soleil couchant; les supplices devenaient ainsi des holocaustes. Du temps des Romains,

la coutume s'était conservée en Palestine d'exécuter les criminels considérés comme des victimes expiatoires, précisément pendant la semaine du pessa'h; c'étaient des sacrifices humains autorisés par la nouvelle loi, et l'historien peut en inférer qu'avant l'exil, le peuple d'Israël égorgeait des êtres humains pendant cette même semaine.

L'Exode contient une défense qui prouve que les Hébreux mangeaient le sang des victimes aussi bien que sa chair; et les prêtres d'Esdras firent une opposition constante à ce mode de purification. « Vous ne m'offrirez point avec du levain le sang de la victime qui m'est immolée[1]. » Ce passage de la Bible atteste quels étaient encore, lors de sa rédaction, les usages des Hébreux. Ils mêlaient le sang des holocaustes avec de la farine, et en faisaient des pains sacrés qui possédaient à leurs yeux une vertu justifiante devant

1. Exode, 23, 18.

Jéhovah. Ce rite s'est perpétué parmi les dissidents.

En résumé, le pessa'h des Juifs était originairement la fête de rédemption par l'immolation de la chair humaine que l'on mangeait pour effacer les péchés commis dans l'année. Elle avait de grands rapports avec les fêtes usitées chez les autres peuples molochistes. Le soin religieux de ne briser aucun os de la victime, mais de les brûler avec toutes les parties qui ne pouvaient être mangées, se retrouve dans les rites de plusieurs autres contrées [1]; et la fête solennelle des Phéniciens dont Eusèbe parle longuement, avait lieu à la même époque.

1. Winer.



CHAPITRE VI

LE JUDAÏSME

Les peuples molochistes abandonnèrent avec le temps les coutumes religieuses de leurs ancêtres; mais nulle part la réforme ne rencontra plus de résistance qu'en Palestine. Les prophètes tentèrent les premiers de modifier les rites hébraïques; ils parlaient contre le Moloch-Jéhovah aussi bien que contre le Moloch-Baal, et voulaient renverser les idoles quelles qu'elles fussent. Amos, Osée, Isaïe, Michée enseignèrent que la loi morale est la base fondamentale de la religion. C'était une révolution dans le dogme, car ils ne conser-

vaient que le nom du dieu national; aussi ne recueillirent-ils que des persécutions, et eurent-ils à lutter contre les prêtres et contre les rois.

Amos annonce que les cornes de l'autel seront coupées et qu'elles tomberont à jamais [1]. Il fait dire au nouveau Jéhovah qu'il voulait instituer : « Je hais vos fêtes, je les abhorre; je ne puis souffrir vos assemblées [2]. » Et encore : « Maison d'Israël, m'avez-vous offert des hosties et des sacrifices dans le désert, pendant quarante ans? Vous y avez porté le tabernacle de votre Moloch, le Kijun, votre idole, et l'étoile de votre dieu [3]. » Tel avait été en effet le dieu de Moïse, de Samuel et de David, le Saturne arabe, le Moloch avide de sang humain contre lequel les prophètes s'élèveront avec tant de violence.

1. Amos, 3, 13.
2. Amos, 5, 21.
3. Amos, 5, 25. — Kijun, ainsi que Kun et Kyn, signifiait la planète Saturne chez les Babyloniens, les Phéniciens et les Arabes.

Osée fait également dire à son dieu : « Je ferai cesser ses jours solennels, ses nouvelles lunes, son sabbat et toutes ses fêtes [1]. » « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice; et j'aime mieux la connaissance de Dieu que les holocaustes [2]. » « Qu'offrirai-je au Seigneur, s'écrie Michée, qui soit digne de lui? L'apaiserai-je en lui sacrifiant mille béliers ou des milliers de boucs engraissés? Lui sacrifierai-je pour mon crime mon fils aîné et pour mon péché quelque autre de mes enfants [3]? » A quoi le prophète répond que Dieu doit préférer les bonnes actions; mais il n'eût pas écrit ce passage si les Hébreux de son temps n'avaient sacrifié leurs fils aînés.

Ezéchiel adresse ces reproches à Jérusalem : « Vous avez pris vos fils et vos filles à qui vous avez donné la vie, et vous les avez

1. Osée, 2, 11.
2. Osée, 6, 6.
3. Michée, 6, 6.

sacrifiés à vos idoles en les faisant dévorer par le feu [1]. » Et plus loin : « Vous avez immolé vos enfants en les consacrant à vos idoles [2]. » Jérémie parle de même : « Ils ont bâti les hauts lieux de Thopheth qui est dans la vallée des fils d'Ennom, pour y consumer leurs fils et leurs filles [3]. » « Le temps vient où ce lieu ne sera plus appelé Thopheth, ni la vallée des fils d'Ennom, mais la vallée du carnage [4]. »

Jérémie fulminait également contre tous les cultes molochistes introduits dans la Palestine, car tous versaient le sang, et lui attribuaient la même vertu de justification. Il fait dire à Jéhovah : « Ils ont bâti un temple à Baal pour brûler leurs enfants dans le feu, et pour les offrir à Baal en holocauste; ce que je ne leur ai point ordonné, ni ne leur en ai point parlé, et ce qui ne m'est jamais venu

1. Ezéchiel, 16, 20.
2. Ezéchiel, 16, 21.
3. Jérémie, 7, 3.
4. Jérémie, 19, 6.

dans l'esprit [1]. » Et plus loin : « Ils ont bâti à Baal des autels pour sacrifier à Moloch leurs fils et leurs filles, quoique je ne leur eusse point commandé, et qu'il ne me soit jamais venu dans l'esprit de les pousser à commettre cette abomination [2]. » La mémoire de Jéhovah le trahit en cette circonstance; l'abomination lui avait passé par l'esprit, car il dit à Ezéchiel quelques années après : « Je leur ai donné des préceptes qui n'étaient pas bons; je les ai souillés dans leurs présents, lorsqu'ils offraient pour leurs péchés tout ce qui sort le premier du sein de la mère [3]. »



Les prophètes voulaient même que les sacrifices d'animaux fussent supprimés : « Qu'ai-je affaire de cette multitude de victimes que vous m'offrez, dit le dieu d'Isaïe; tout cela m'est dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos

1. Jérémie, 19, 5.
2. Jérémie, 32, 35.
3. Ezéchiel, 20, 26.

troupeaux, ni le sang des veaux.... L'encens m'est en abomination; je ne puis souffrir vos nouvelles lunes, vos sabbats et vos autres fêtes. Je suis las de les souffrir.... Lorsque vous multiplierez vos prières, je ne les écouterai point, parce que vos mains sont pleines de sang [1]. »

L'historien doit ranger les prophètes parmi les bienfaiteurs de l'humanité; mais leurs efforts furent stériles, jusqu'au moment où les rois tentèrent à leur tour de modifier le culte du dieu national. Ezéchias, le premier, voulut réprimer l'effusion du sang humain dans la célébration du pessa'h; mais sa réforme ordonnée sans préparation souleva les Hébreux; et cette opposition suffit pour prouver que le sacrifice institué par ce roi était fort différent de celui qu'il tentait de supprimer. Le peuple se moqua de l'innovation [2], et se refusa à remplacer par un

1. Isaïe, 1, 11 à 15.
2. II Chroniques, 30, 10.

agneau la victime traditionnelle de rédemption. L'absence de toute loi religieuse explique le prompt retour des Judéens aux coutumes anciennes, que Manassé s'empressa de rétablir, après la mort de son père.

Josias, quelques années après, fut plus habile qu'Ézéchias; il usa de stratagème. Pour ne pas faire échouer une nouvelle tentative de réforme, il annonça que le grand prêtre Hilkia venait de découvrir dans la caisse du temple un vieux rituel enseignant la manière dont les sacrifices devaient être pratiqués. Le roi, dit la Bible, en devint comme insensé; il déchira ses vêtements, ce qui était alors une preuve de grand émoi, et ordonna de publier cette trouvaille. « La colère de Jéhovah doit être grande, s'écria-t-il, puisque nous n'avons pas obéi aux commandements de ce livre [1]. » Il décréta que le pessa'h serait désormais observé selon les rites nouvellement retrouvés : « Faites la

1. II Chroniques, 34, 21.

pâque de Jéhovah, votre Dieu, telle qu'elle est décrite dans ce livre-ci [1]. »

La Bible ajoute : « Depuis le temps des Juges et depuis tout le temps des rois d'Israël et des rois de Juda, jamais pâque ne fut célébrée comme celle qui se fit en l'honneur du Seigneur dans Jérusalem [2]. » « De tous les rois d'Israel, il n'y en a point eu qui ait fait une pâque comme celle que fit Josias [3]. » Cette pâque était donc une nouveauté; si Josias la modifia en ordonnant de tuer des animaux, c'est que les Hébreux, comme tous les peuples sémitiques, sacrifiaient des victimes humaines. Ce qui le prouve, d'ailleurs, c'est que, malgré l'autorité du roi, un certain nombre d'entre eux persévérèrent dans les anciens usages.

Ce fut probablement à partir de cette époque que les Juifs rachetèrent leurs premiers-

1. IV Rois, 23, 21.
2. IV Rois, 23, 22.
3. II Chroniques, 35, 18.

nés moyennant un prix fort modique versé entre les mains d'un prêtre; et Lund rapporte que ce rite est encore usité aujourd'hui [1]. Chaque père doit présenter son premier fils chez le rabbin, et il s'élève entre eux un dialogue convenu qui finit par le rachat de l'enfant. Le père dit : « J'aime mieux ce fils que l'argent »; et le prêtre s'adressant à l'enfant, récite cette formule : « Tant que tu restais dans le sein de ta mère, tu étais au pouvoir de ton père céleste et de tes parents terrestres; après ta naissance, tu n'appartiens qu'à moi; je suis le prêtre du Seigneur. Tes parents ont voulu te racheter; voilà l'argent qui appartient à moi, prêtre. Grandis dans la crainte du Seigneur. » Si l'enfant meurt avant le trentième jour, le père rentre dans la possession de l'argent, car Jéhovah lui-même a enlevé sa victime, et le père ne peut être tenu à payer rançon pour un enfant dont Jéhovah s'est emparé malgré le rachat.

1. Lund, *Sanct. Jud.*, p. 667.

Cependant les prophètes trouvaient que la réforme de Josias n'était pas assez complète. Jérémie s'élève contre les tueries d'animaux et les flots de sang qui étaient encore répandus dans le temple; il conseille aux Hébreux de ne plus immoler à Jéhovah-Moloch, comme ils l'avaient toujours fait, leurs bœufs, leurs fils et leurs filles [1]; et s'écrie, comme Amos : « Le péché des Judéens est gravé dans les cornes de l'autel [2]. » Il fait dire au Jéhovah nouveau qu'il voulait substituer à l'ancien : « Je ne parlai point à vos pères; je ne leur ordonnai point, alors que je les conduisis hors du pays des Égyptiens, de faire des sacrifices sans feu et dans le feu [3]. » Jérémie va même plus loin, et rejette comme inutile la fête du sabbat, comme superflue l'arche sainte : « On ne parlera plus de l'arche; personne n'en confectionnera plus une sembla-

1. Jérémie, 3, 24.
2. Jérémie, 17, 1:
3. Jérémie, 7, 22.

ble [1]. » La destruction de l'idole entraînait en effet l'inutilité de sa boîte.

Le royaume de Juda fut détruit vingt-deux ans après la mort de Josias; et c'en était fait du jéhovisme si les prêtres judéens n'avaient pas employé les années d'exil à récrire les chroniques nationales et à compléter les ordonnances du roi législateur par de minutieux règlements. Rien de plus intéressant que de les suivre dans leur travail de coordination et de retouche. Obéissant à la conception des ancêtres, ils recueillirent tous les récits merveilleux, et conservèrent le Moloch particulier au peuple hébreu et ennemi des autres nations. Jéhovah fut toujours le dieu aimant l'odeur de la chair brûlée [2], dont les hommes devaient perpétuellement apaiser la colère en lui offrant du sang. S'ils le privèrent de chair humaine, ils lui sacrifiaient encore des animaux avec une telle abondance que le temple

1. Jérémie, 3, 16.
2. Exode, 29, 25.

de Jérusalem devint la plus colossale boucherie qui existât jamais.

Les prêtres d'Esdras ne modifièrent donc pas plus le jéhovisme primitif que Josias ne l'avait fait; aussi les prophètes continuèrent-ils leurs prédications. Ceux-ci avaient espéré que l'on instituerait le culte d'un dieu universel, d'un dieu moral, et non celui de l'être vindicatif, perfide et sanguinaire que la Bible conservait. Ils auraient voulu voir disparaître tout molochisme et supprimer les sacrifices. « Ceux qui immolent un bœuf, dit le Pseudo-Isaïe, sont comme celui qui tuerait un homme.... Ils ont pris plaisir et se sont accoutumés à toutes ces choses, et leur âme a fait ses délices de ces abominations [1]. »

Mais si les prophètes aspiraient vers un dogme plus épuré, un certain nombre d'Hébreux regrettaient toujours les anciens usages, et, comme au temps de Josias, s'élevaient secrètement contre les nouvelles prescrip-

1. Pseudo-Isaïe, 66, 31.

tions. Au moment d'une réforme religieuse, il reste dans la masse du peuple des fanatiques qui demeurent fidèles aux coutumes de leurs pères. Cette persistance se montra en Palestine comme ailleurs; et quelques sectes obscures, par tradition et instinct de race, continuèrent à pratiquer les rites d'autrefois.

Plusieurs auteurs ont soutenu que, du temps des Césars, les Syriens mangeaient encore quelquefois la chair d'enfants sacrifiés aux dieux [1]; et Tertullien rapporte que les Juifs et les chrétiens, souvent confondus, étaient accusés de célébrer la fête de pâque en immolant un enfant et en mangeant un pain fait avec le sang de la victime [2]. Ces actes de cannibalisme étaient rares sans doute, mais ne pouvaient résulter que d'une coutume qui avait été générale chez les ancêtres.

Depuis cette époque, les Juifs ont souvent



1. Philostrate, *Biog. d'Apollonius*, 7, 20; 8, 10. — Clem. Recogn., 2, 13; 3, 14.
2. Tertullien, *Apolog.*, C. 9.

encouru pareil soupçon. Le fait le plus ancien signalé depuis notre ère, daterait de l'an 419, et se serait passé à Inmenstar, en Syrie. Pendant le moyen âge, les chrétiens d'Espagne et d'Allemagne racontèrent plusieurs crimes analogues; dans l'Aragon, en 1250, un jeune chrétien aurait été crucifié; en 1475, les Juifs de Trente furent accusés d'avoir sacrifié un enfant; et aux bords du Rhin se voyaient les chapelles de ces petits martyrs, notamment celle de saint Wermer, mis à mort d'une façon particulièrement cruelle, dans la soirée du pessa'h.

Rien n'est absolument certain dans la plupart de ces faits; toutefois, il en est un dont on ne peut douter. Tustet, chef des Lazaristes, a fourni tous les détails de la mort du père Thomas qui fut assassiné à Damas, en 1841. Le bonnet du père, ses os, des pains rougis de sang humain trouvés dans le ghetto de la ville, sont des pièces à conviction difficiles à récuser. Les témoignages de quelques Juifs

convertis soit à l'islam, soit au christianisme; celui de Moïse Abu-Asie, premier rabbin de Damas, devenu mahométan, qui avait assisté à la mort du père Thomas; ceux d'Eisenmenger, de Brentz, ainsi que d'autres écrivains chrétiens d'origine hébraïque, tout prouve la réalité de ce crime rituel. Faute d'un enfant, les Juifs de Damas avaient sacrifié pour leur cérémonie une victime innocente, un prêtre.

Je me hâte toutefois d'ajouter que depuis des siècles, la plupart des Juifs ont renoncé à ces sacrifices; et la réforme d'Esdras, bien que toujours entachée de molochisme, fut un pas immense vers la civilisation que firent les Hébreux pendant la captivité.

CHAPITRE VII

LE CHRISTIANISME

Les apôtres bouddhistes avaient semé des paroles de charité et de fraternité dans toute l'Asie centrale; et pendant le siècle qui précéda l'ère chrétienne, un esprit nouveau agitait la Syrie. Flavius Joseph parle de plusieurs Juifs qui s'étaient soulevés contre les puissants; et Jean Baptiste annonçait que les temps étaient proches. Jésus de Nazareth prêcha également la rénovation sociale. Il s'adressa aux pauvres, à ceux qui ont faim et qui souffrent des lois de ce monde [1]. Il disait :



1. Saint Luc, 4, 18.

« Quant à vous, riches, malheur à vous [1]. » Parole qui sera plus tard rappelée par saint Jacques : « Ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment [2]? » Et plus loin : « Mais vous, riches, pleurez, poussez des cris et comme des hurlements dans la vue des misères qui doivent fondre sur vous [3]. »

Jésus commence par recommander à ses adhérents qu'il recrutait parmi les déshérités, le silence sur son œuvre, leur prescrit d'abandonner le peu qu'ils possédaient pour l'avènement de la justice, et leur fait espérer en échange les biens des riches. « Personne ne quittera pour le royaume de Dieu, ou sa maison, ou son père et sa mère, ou ses frères, ou sa femme, ou ses enfants, qui ne reçoive dès ce monde beaucoup davantage [4]. » Ce passage n'est pas douteux. Jésus promet à ceux qui le suivront plus de biens qu'ils n'en

1. Saint Luc, 6, 20.
2. Saint Jacques, 2, 5.
3. Saint Jacques, 5, 1.
4. Saint Luc, 18, 29.

abandonnent : les premiers seront les derniers, et les riches deviendront les serviteurs des pauvres.

La fraternité de Jésus était éminemment révolutionnaire et conduisait au bouleversement social. L'abolition de la propriété, la communauté des biens furent le fond de ses premières prédications; et il sacrifia tout à l'établissement du royaume égalitaire qu'il rêvait. Étant à prêcher dans une maison, on lui rapporte que sa mère et ses frères le demandent : « Qui est ma mère, répond-il? et qui sont mes frères? Et regardant ceux qui étaient assis autour de lui : Voici ma mère et mes frères [1]. » S'il reniait les siens qui ne croyaient pas en lui, il exigeait la même renonciation de ses partisans, et ne laissait pas toujours à ceux qui voulaient le suivre le temps de prendre congé de leur famille. Il défendit un jour à l'un d'eux de le quitter pour aller enterrer son père.

1. Saint Marc, 3, 33.

A côté de cette fraternité mal entendue, et qui se confond avec la spoliation, Jésus rappelle dans ses exhortations les plus grands prophètes. Il veut réformer le culte des Juifs, le rendre moins formaliste et plus moral. Il fait résider la religion dans la pureté de cœur et les bonnes œuvres, qu'il préfère à l'observation de la loi; il lutte contre certaines prescriptions. S'il ne dit pas comme Jérémie : « Qu'ai-je à faire de vos sacrifices? » il prêche d'exemple et n'observe que médiocrement le Sabbat. Mais le temps où les prophètes parlaient librement était passé; depuis Esdras, le judaïsme était constitué; quiconque touchait à la loi devait périr, et Jésus fut crucifié.

Toutefois le Christ avait prononcé des paroles qui durent retentir profondément dans les masses populaires. Tous ceux qui souffraient de l'ordre social, tous les malheureux qui espéraient un avenir meilleur, gardèrent le souvenir du jeune prophète. On le considéra comme ayant été tué parce qu'il voulait

supprimer les misères de ce monde; une légende s'établit sur son nom; les récits les plus merveilleux circulèrent; et bientôt on ne vit plus en lui que le juste, sacrifié pour le bonheur général. Quelques années suffirent pour que Jésus devînt un envoyé de Dieu, Dieu lui-même, qui avait donné sa vie pour le salut des hommes. La croyance en la possibilité d'une incarnation divine n'était pas nouvelle en Orient; et les idées mazdéennes et messianiques qui circulaient alors en Palestine, complétèrent le dogme chrétien.

Un certain nombre d'entre les Juifs qui n'admettaient pas que le sang des animaux fût suffisant pour apaiser la colère céleste et qui secrètement immolaient encore d'autres victimes, furent des premiers à considérer Jésus supplicié comme un holocauste exceptionnel. Le sacrifice humain reparut ainsi à la grande joie des dissidents; et pour que ce sacrifice fût absolument selon les rites, les évangélistes nous disent qu'il eut lieu pendant

la semaine du pessa'h. Rien ne manqua à ce réveil des anciens mystères de rédemption, jusqu'à l'instrument du supplice, l'antique symbole de la croix [1].

Il n'entre pas dans mon sujet de rappeler l'origine du christianisme; je ne veux que fixer l'attention du lecteur sur sa base fondamentale : l'immolation d'un homme-Dieu, nécessaire pour donner satisfaction au Moloch juif. D'après la théologie romaine, le sacrifice fut volontaire, et Jésus s'est offert en holocauste pour le salut de tous. Elle enseigne que dans le Christ il y eut union hypostatique entre un homme et le fils de Dieu, mais sans confusion entre les deux natures, et que les volontés de chacun d'eux furent absolument indépendantes. L'homme en Jésus a donc



1. Il paraît bizarre que les chrétiens aient fait un objet d'adoration de l'instrument du supplice de Jésus; mais le Lingam et la Croix avaient été dans l'antiquité des emblèmes sacrés. Les femmes portaient au cou de petits Lingams, comme parure; et le bijou le plus ordinaire des femmes chrétiennes est toujours le même, sous une forme plus décente.

offert à Jéhovah un sacrifice aussi complet que le fils de Dieu; et c'est le sang d'un homme qui a été répandu aussi bien que celui d'un Dieu; pour les chrétiens, il y eut donc sacrifice humain.

Ce réveil de la foi en l'efficacité du sang humain pour la rémission des péchés, paraît avoir entraîné les premiers chrétiens dans un délire d'immolation. D'après Origène, la mort des martyrs est capable d'assurer le salut de l'humanité, comme celle soufferte par le Christ [1]. Aussi un grand nombre recherchèrent-ils, par esprit de charité, l'occasion de mourir; et le sacrifice humain volontaire règne alors plus que jamais. Le vieil instinct des races couschitique et sémitique reparaît comme une ivresse; beaucoup voulurent donner leur vie, imiter Jésus, joindre son propre sacrifice à celui de l'homme-Dieu. Saint Cyrille se donne comme une victime pour ses frères; Cantianus déclare qu'il livre

1. Origène, *Exhort. ad Martyr.*, 1, 309.

son corps en holocauste, et saint Arcade offre à Dieu ses membres coupés; saint Thiemon exhorte les assistants à considérer son supplice comme une immolation; saint Anastase s'écrie : « O Dieu, veuillez accepter mon sacrifice! » Saint Laurent devient une victime brûlée dont l'odeur est agréable à Dieu. Il y eut un moment de folie de la mort; ce fut l'âge d'or de l'idée chrétienne.

Ces effervescences développées par la persécution s'éteignirent après Dioclétien. La religion naissante avait reconnu au sang de Jésus une telle vertu de rachat, que tout autre holocauste devenait inutile, et le sacrifice de l'homme-Dieu était de si haut prix que lui seul devait suffire pour satisfaire Jéhovah. Mais il fallait que ce sacrifice fût, comme ceux pratiqués par les Juifs, une source de purification; il fallait boire le sang et manger la chair de la nouvelle victime, d'autant que ce sang et cette chair étaient plus précieux que ceux des anciens holocaustes, et devaient pos-

séder une vertu sanctifiante plus souveraine. Aussi l'eucharistie fut-elle instituée, et Jésus devint l'agneau pascal.

Le corps entier du Christ existe substantiellement dans l'hostie consacrée, au lieu et place du pain; et la messe est le renouvellement complet des angoisses du Calvaire. Tous les jours, et des milliers de fois, les prêtres font donc subir un nouveau supplice à Jésus-homme, puisque le Christ ne souffrit que dans son humanité. Telle est du moins la doctrine catholique; et il y a dans cette répétition du sacrifice du Golgotha un illogisme évident, car, d'après les mêmes croyances, l'immolation de l'homme-Dieu avait suffi pour le rachat définitif de l'humanité. Mais il importait que les adeptes pussent se purifier comme le faisaient les Hébreux, boire le sang de l'holocauste et manger sa chair.

Les catholiques parlent toujours du sacrifice du Dieu en Jésus, et jamais de celui de l'homme qui, pour eux, est cependant tout

aussi certain. D'après le dogme, les deux, bien qu'unis par un lien hypostatique, conservaient leurs personnalités et leurs volontés particulières; ils existent donc aussi réellement l'un que l'autre dans l'hostie consacrée, et la communion est analogue à l'ancien pessa'h, tel qu'il existait avant que la victime fût remplacée par un agneau; avec cette différence toutefois que le croyant ne boit pas seulement dans l'eucharistie le sang d'un homme, ne mange pas seulement sa chair, mais boit et mange en même temps le sang et la chair du fils de Dieu[1].

Ce point est si évident que plusieurs pères de l'Église, parlant de la communion, déclarent que le chrétien mange de la chair humaine, et considèrent ce rite comme intégrant du culte[2].

Saint Augustin dit que les fidèles l'ac-

1. Les protestants qui n'admettent pas la transsubstantiation n'en restent pas moins molochistes, puisqu'ils enseignent encore la nécessité du sacrifice de Jésus.
2. Münster, IV, 383.

ceptent sans répugnance, « bien que dévorer cette chair paraisse plus affreux que de tuer un homme » [1]. Saint Chrysostome rappelle que Jésus montra par son exemple à ne pas reculer devant un acte si horrible [2]; et saint Cyrille considère même la sainte cène comme un banquet de cannibales [3].

Toutes les religions se sont transformées avec le temps, et plusieurs qui enseignaient la nécessité des offrandes propitiatoires remplacèrent les sacrifices humains par des immolations d'animaux; mais le catholicisme ne pourra jamais modifier son rite fondamental, l'eucharistie ; et la présence réelle de l'homme-Dieu dans l'hostie consacrée rejettera toujours cette religion parmi les dogmes molochistes.

Il est encore un autre article de foi que le temps ne saurait modifier. Bien que gracié

1. Augustin, *Cont. advers.*, II, C. 9.
2. Chrysostome, *In Math. homel.*, 83.
3. Cyrille, *Cont. Nestorium*, IV, 4. — Münster, IV, 378.

par le baptême, le catholique peut être éternellement damné, s'il meurt sans confession; et il faut lire les écrits du moyen âge pour connaître les angoisses du vrai croyant. Vivant terrifié de son immortalité, l'homme ne songeait qu'à s'isoler du monde, à se couvrir par avance d'un linceuil, et à attendre la fin du supplice. L'on comprend ceux qui se réfugiaient dans une solitude pour se soustraire à toute occasion de pécher, et s'y éteindre sans parler et sans penser.

Le Dieu des chrétiens n'est autre que le Jéhovah sans pitié qui ordonna aux Hébreux d'immoler leurs premiers-nés, et qui n'ayant plus de victimes humaines à contempler, trouve encore dans l'eucharistie des holocaustes sanglants. S'il sacrifia son propre fils, l'existence de l'enfer n'en reste pas moins un article de foi, et la damnation des réprouvés donnera éternellement satisfaction à sa haine.

C'est toujours le Dieu des Sémites, le Moloch

avide de supplices, qui pouvant oublier ceux qui l'ignorent, les prédestine à cette ignorance afin de les frapper, et les ressuscitera pour avoir le spectacle de tortures qui ne finiront plus.



CHAPITRE VIII

LES ARYENS

Le dogme d'une condamnation éternelle est peut-être celui qui révolte le plus le sentiment de justice que la race aryenne a semé dans le monde. Si tant de catholiques ont abandonné leur croyance, c'est qu'elle menace de supplices qui ne finiront pas, et fait de la foi une épouvante. Mais de ces ruines s'élèvent les supplications de ceux qui doutent et voudraient croire. S'ils ont cessé d'admettre que le créateur puisse être perpétuellement irrité contre son œuvre, ils aspirent vers une doctrine qui les aide à vivre, permette d'espérer sans trembler, et procure une mort sereine.

Telle est celle de la race qui s'est fait du divin une idée toute différente de celle des Sémites. Le bouddhisme est presque inconnu en France, ou du moins on ne l'y connaît que défiguré par des personnifications sans nombre; mais en le dégageant de toutes ces additions, il est facile de reconnaître que son dogme fondamental est la suppression de la douleur, c'est-à-dire la fin de la nécessité de vivre.

D'après cette religion, il n'y a pas de condamnation sans espérance, mais des expiations temporaires. Nous ne naissons que pour mourir, et nous ne mourons que pour renaître. Ces existences se déduisent les unes des autres, et les incidents de la vie présente sont la récompense ou la punition d'actions accomplies pendant une existence antérieure, comme ce qui se passera plus tard sera la conséquence de notre manière de vivre actuelle. Le bonheur et le malheur que nous éprouvons aujourd'hui résultent donc des bonnes ou mauvaises actions d'une vie pré-

cédente. Mais après une série indéfinie de ces existences successives, après l'expiation définitive, l'homme doit atteindre au repos, au Nirvahna. Il se replonge purifié dans l'infini divin dont il est sorti, où tout doit retourner. C'est cette nécessité de naître et de mourir, de passer par toutes les épreuves de la vie, qui est appelée la douleur.

Le bouddhiste n'a qu'un désir, arriver au terme de ces pérégrinations; et il ne comprendra jamais que l'homme puisse se croire destiné à une existence sans fin. A ses yeux, le divin seul est immuable; et tout phénomène, tout aspect éphémère de cette cause toujours active est nécessairement transitoire. Au lieu d'admettre que les péchés commis pendant cette vie sont éternellement punis, il enseigne que toute faute doit être expiée, mais que tout châtiment est temporaire, et qu'après l'expiation, le coupable peut compter sur le Nirvahna.

La seule raison d'être d'une religion est d'assurer le bonheur de ses adhérents; et peu

importe que l'homme soit leurré de chimères s'il trouve la paix dans son rêve. Il lui faut une foi qui ne détruise pas toutes les joies de vivre et console de les quitter. Au milieu des misères de ce monde, parmi tant de mécomptes et de tristesses, il demande un asile où il puisse espérer le repos; et c'est dans le bouddhisme qu'il trouvera la satisfaction de ses besoins d'idéal et de sécurité.

Les générations futures cesseront de faire de la divinité un être vindicatif qui ne s'apaise que par le sang versé. Elles auront à choisir entre le dieu sémitique dont la haine ne sera jamais assouvie, et le dieu aryen qui ne parle que de pardon. D'un côté, le Moloch avide de supplices, punissant par une éternité de tortures la faute d'un jour; de l'autre, un père qui, après des expiations temporaires, recevra le pécheur dans le sein de son infinité, et lui promet miséricorde.



FIN

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. P. Brodard.

COULOMMIERS — IMPRIMERIE PAUL BRODARD.